

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Sommaire : — POÉSIE : Le philtre, à Mlle *** — Enigme. — FEUILLETON : Le premier jour d'un nouveau règne. — CRITIQUE LITTÉRAIRE : Rome et Naples. — LITTÉRATURE CANADIENNE : Chronique Canadienne. — Le latin-français. — Variétés. — Histoire de la semaine.

POÉSIE.

Le philtre.

Ma vie était semblable au lac tranquille et pur
Qui reflète du jour le nuage et l'azur,
Les astres dont la nuit scintille :
Et je ne sais sur moi quelle haleine a soufflé,
Mais dans ses profondeurs tout mon être est troublé.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Ma lèvre souriait des larmes des amours ;
Je marchais le front haut, comme l'on a toujours
Marché dans une pauvre famille ;
Et maintenant mon œil est humide et rêveur,
Ma tête tristement se penche sur mon cœur.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Lorsque, dans nos jardins, tu t'assieds sur un banc,
Soulain je te devine au bout de ton ruban
Qui flotte à travers la charnille ;
Et mes amis alors me disent : " Etourdi !
" Tu ne réponds jamais à ce que l'on te dit."
Rends-moi mon âme, jeune fille !

C'est qu'alors mon esprit voltige autour de toi,
Que je voudrais en vain le rappeler à moi :
Il baise ta bouche gentille,
Se joue avec la brise entre tes beaux cheveux,
Et s'enivre et s'oublie aux rayons de tes yeux.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Astre consolateur de mes sombres ennuis,
Ton image charmante illumine mes nuits
Du doux éclat dont elle brille ;
Mais le réveil me voit, triste et dépossédé,
Pleurer comme un enfant, sur mon lit accoudé.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

POUR LA REVUE CANADIENNE.

13. — Logographe.

Prenez un arbre, un élément,
Un des métaux, un sédiment ;
Joignez-y ce que fait l'abeille ;
Mêlez ensemble tout cela,
Bientôt un diable en sortira,
Sans se faire tirer l'oreille.

[Le mot de ce logographe au prochain numéro.]

Le mot de l'énigme même insérée dans le dernier numéro est "Portrait."

FEUILLETON.

Le Premier Jour du Nouveau Règne.

AOUT 1589.

— Vous ne voudriez pas pourtant vous accommoder avec le Béarnais ?

— Hein ?

— Vous ne répondez pas.

— Écoutez, n'en dites mot ; mais il m'est avis que tôt ou tard il faudra finir par là.

— Vous m'étonnez ! Le roi de Navarre ?

— Ce ne sera pas demain, ni dans un an, ni dans deux, ni dans quatre peut-être, mais le jour en viendra... C'EST UNE SI GRANDE CHOSE D'AVOIR POUR SOI LE BON DROIT !

M. VITET, Scènes historiques.

Un coup de couteau a réalisé et résumé toutes les furibondes déclamations de la Ligue.

L'assassinat du *Balafré* vient d'être vengé par un autre assassinat. Saint-Cloud, comme Blois, a eu sa tragique matinée. Aussi bien que la galerie du château de Blois, la maison de Gondy peut monter sa tache de sang à ceux qui doutent des conséquences qu'entraînent la violence, qui est la force de la faiblesse, et les coups d'état, déplorables coups de tête des gouvernements qui l'ont perdue, suprême raison des rois qui n'en ont plus.

Aujourd'hui, 1er août sur les deux heures du matin, le roi Henri III est mort des suites des blessures que lui a faites le traître et méchant jacobin Jacques Clément, au moment où il présentait à Sa Majesté des lettres de la part de M. le comte de Brienne.

Le soleil d'août resplendit dans un ciel qu'il embrase. Les pompes de la nature n'apparaissent jamais avec plus d'éclat que quand elles s'unissent ou succèdent à quelque catastrophe sociale ! Ceux qui ont traversé les temps de révolutions, ont remarqué ces grands contrastes entre la sérénité et les joies du ciel et les bouleversements et les tristesses de la terre... Que de journées néfastes ont été éclairées pour eux par un soleil de fête ! On dirait une image de la vérité envoyée par Dieu pour rappeler à l'homme qui doute ou s'attriste, qu'au-dessus de ces luttes où le bon droit, la justice, la raison fléchissent et semblent reculer, plane un flambeau impérissable que les sophismes ou les blasphèmes ne feront plus reculer et que n'obscurciront pas la vapeur du sang des victimes, ni la fumée de l'encens qu'on brûle en l'honneur des vainqueurs !

Voici la Maison de Gondy où fut la dernière étape du roi Henri III. Située sur le point le plus élevé des hauteurs de St-Cloud, elle s'élève morne et silencieuse, elle naguère si bruyante et si bien entourée. C'est un gros pavillon au toit pointu et ardoisé, avec son accompagnement de lucarnes historiques et de hautes cheminées en brique. Ces trois fenêtres au premier, sont celles de la chambre où fut commis le régicide. A cette croisée ouverte où flotte un rideau abandonné au vent, il y a à peine deux jours qu'un homme maigre et blafard, malgré le vermillon étendu sur ses joues de vieille coquette, vint, s'appuyant sur l'épaule de M. d'Épernon, chercher Paris de son regard, qui semblait se ranimer, et le salut de ces menaçantes paroles : " Paris, chef du royaume, mais chef trop gros et trop capricieux, tu as besoin d'une saignée pour te guérir, ainsi que toute la France, de cette frénésie que tu lui communique..." Voyez ! il n'y a plus, à l'heure qu'il est, d'autre mouvement à cette fenêtre que celui du rideau qui s'y balance comme un linceul étendu pour sécher ; personne ne regarde plus, ne menace plus la grande ville, dont le soleil fait resplendir à l'horizon la formidable couronne, et qui commence à hurler ses joies régicides du haut de ses mille clochers, sans prévoir, la terrible insensée, les heures d'angoisses, les appels de deuil qui y sonneront pour elle, à la suite de ce triomphe acheté par un coup de poignard.

Justice du ciel toujours oubliée, leçon des révolutions qui ne profite jamais à la révolte ! La mort a glacé les mains qui tenaient la vengeance suspendue sur sa tête ; elle se croit sauvée, elle se demande avec orgueil : Qu'est devenue celui qui parlait de châtement ? Elle

ne sait pas ; la peine sortira de ses propres entrailles, pas d'autres mains que les siennes n'amèneront les sanglantes expiations de ses folies.... Tandis que le dernier des Valois gît sur sa couche mortuaire, n'ayant plus en sa ruelle que quatre pauvres minimes qui psalmodient le *dies iræ*, le terrible conseil des seize veille autour de quelque étal de boucher, dresse la liste des proscriptions, des pillages et des assassinats, et s'ingénie à chercher quels sont ceux qu'on peut prendre d'abord à titre de royalistes, quels sont ceux qu'on pourra prendre ensuite comme politiques.

Si ces sourds bouddhismes annoncent à l'horizon l'effervescence des passions déchaînées dans la grande cité, le silence qui règne dans le camp de l'armée royale témoigne de la puissance de la discipline pour maintenir le bon ordre au milieu des préoccupations les plus vives et du choc des intérêts les plus opposés. En effet, tous ces hommes réunis pour servir la cause du roi catholique, vont se trouver placés sous les ordres du roi huguenot, et l'on conçoit leurs doutes et leurs répugnances, non pas que le Béarnais avec sa jacquette grise le plus souvent trouée au coude, sa mine gouguenarde et spirituelle, ses vives réparties et ses bons coups d'épée, n'ait su captiver l'affection d'un grand nombre de ces gens d'armes, mais son cortège de huguenots les effraie. Certes, ce sont de vaillants et infatigables compagnons, ils sont les premiers à le reconnaître. Leurs bandes aguerries qui n'ont jamais quitté Bourbon, depuis qu'il guerroye dans le midi, manœuvrent et combattent avec un peu de cet ensemble et de cette précision qui font la force de nos régiments modernes et que n'a pas encore su acquérir la fougueuse inexpérience de la noblesse royaliste ; mais par cela même qu'ils lui ont rendu d'aussi signalés services, ces braves et dévoués gentilshommes calvinistes ne retiendront toujours dans leurs rangs, et rien ne peut faire, — ils le croient du moins, — qu'il sépare jamais sa cause de la leur. Ainsi, si les catholiques continuent à porter le harnais et à faire le coup de pique et de pistolet contre les soldats de M. de Mayenne et de la sainte-union ; ce sera au profit du prêche et des ambitions huguenotes, ce sera enfin, comme l'on disait alors, pour engraisser la vache à Colas.

Du reste, leurs scrupules prennent patience en pensant que la question va être bientôt jugée, et que dans peu ils sauront le parti auquel on doit s'arrêter dans la circonstance. En effet, les principaux seigneurs et capitaines de l'armée du feu roi sont réunis, depuis le grand matin, au logis de François de Luxembourg, en cette petite demeure que vous voyez à droite de la maison de Gondy, et ils délibèrent à ce sujet. Quelque soit le résultat de ce conseil, l'indécision de l'armée ne lui a point fait négliger les mesures de précaution indispensables pour le salut commun ; tous veillent à côté de leurs armes : ceux qui leur ont envoyé le méchant moine et savent son dessein, comptent peut-être sur la douleur et le trouble du camp pour l'attaquer et avancer leurs affaires. C'est surtout aux environs de Meudon qu'on est en état de repousser toute surprise : la petite armée de Henri de Navarre occupe ce point, et en bon capitaine, malgré les préoccupations inséparables d'un pareil moment, il

a donné des ordres tels que s'il prenait envie aux Parisiens d'essayer du combat après l'attentat odieux du monstre qui s'est inspiré de leurs fureurs, ils vissent tout de suite qu'il est plus facile d'assassiner un roi dans sa garde-robe que de vaincre en plaine de véritables soldats.

La délibération des seigneurs catholiques se poursuit donc en sûreté où nous avons dit. C'est une grave question qui s'agit là. La mort de Henri III. soulevait toute entière la question de succession à la couronne. La déchéance avait été prononcée à Paris et dans toutes les villes soumises à l'union. Le trône était naturellement en vacance. Quelle résolution va être prise ? Deux des grands principes constitutifs de cette société, le catholicisme et la légitimité, sont en présence : lequel des deux l'emportera ? N'est-il pas à craindre que, dans ce débat, les prétentions de la féodalité venant à se réveiller, tous ces seigneurs ne songent à recommencer à leur profit le démembrement du royaume, et à faire ce que leurs pères ont fait vers la fin de la race carolingienne ?

On comprendra très bien les inquiétudes de Henri pendant cette délibération. Hier Valois, avant que son agonie commençât, l'a bien désigné comme son successeur ; il a même exigé que chacun des gentilshommes présents à ses derniers momens le reconnût pour roi et comme tel lui prêtât serment de fidélité ; mais le maréchal d'Amont et trois ou quatre officiers ont seuls obéi à cet ordre de leur maître mourant ; les autres ont juré si bas, s'ils ont juré, que le royal agonisant s'est imaginé, ne les entendant pas, qu'il commençait à perdre l'usage de ses sens. Ensuite, quand Portail, le médecin de la chambre a fait voir le cri fatal : "Le roi est mort !" une seule voix a répondu : "Vive le roi !" et encore l'on a entendu dans le groupe de courtisans formé autour de d'Epéron, cette question malséante : "Quel roi ?" Qui ne sait aussi que dans le même groupe les paroles suivantes ont été échangées : "La royauté peut bien rester quelque temps en jachère.—La Ligue a son lieutenant-général....Ayons aussi le nôtre en attendant mieux !"

Tout cela était bien menaçant pour la royauté nouvelle, et l'on ne s'étonnera pas que Henri, suivi de ses plus fidèles compagnons et revêtu d'un habit de deuil confectonné à la hâte, se soit mis de bonne heure en campagne à la quête des suffrages. Saucy s'est fait fort de lui conserver les Suisses, il veut avoir s'il y peut compter, et puis il a un mot à dire aux troupes qui gardent la tête du pont : Crillon les commande. Le Béarnais n'a pas de grands frais à faire pour gagner celui-là. Il le connaît ; ses moyens de séduction sont tout trouvés : il lui mettra la main sur l'épaule, le nommera son brave et son compère, et lui parlera des grandes batailles qu'il espère gagner avec l'aide de son épée. Il sait que le soldat à qui plus tard il apprendra d'une manière si originale, la victoire d'Arques (1), se pendrait plutôt que de remettre cette épée au fourreau, la veille d'en faire bon usage.

Tandis que le nouveau roi fait le mieux qu'il peut ses affaires et paie de sa personne, aussi bien dans cette circonstance que dans toutes les autres, trois personnages allant et venant dans la cour qui précède l'entrée de la maison de Guily, et se tenant à l'ombre de ses quatre tilleuls, causent ensemble de la catastrophe d'hier, et de leurs craintes et de leurs espérances d'aujourd'hui. Ils s'arrêtent quelquefois pour regarder Paris, alors qu'une bouffée de vent leur apporte distinctement le

(1) Pend-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas.

bruit de ces cloches qui sonnent à grande volée en signe de réjouissance et comme aux jours des fêtes carillonnées. Quelquefois aussi ils écoutent du côté du camp, espérant que quelque chaude acclamation de vive le roi ! leur apprendra le succès des démarches que tente le Béarnais ; le plus souvent ils jettent un regard inquiet sur le logis où les principaux chefs délibèrent.... Ces trois hommes sont tout entiers, corps et cœur, au nouveau roi. Ce sont d'abord MM. de Rosny et d'Aubigné ; ils ont devancé Bourbon pour savoir si l'on s'entend dans le conciliabule des catholiques ; et ayant trouvé à la porte un bourgeois de Paris bien connu pour son dévouement à la cause royale, ils ont mis pied à terre ; et laissant leurs chevaux à la garde d'un valet, ils s'enquièreent auprès du paisien de l'état de la grande ville, attendant, d'Aubigné, qu'il sache à quoi s'en tenir sur les véritables dispositions des seigneurs catholiques, et Rosny, qu'il puisse faire pénétrer dans leur assemblée quelques unes de ces paroles de transaction dont il a le secret, qu'il apporte de la part de son maître, et qui peuvent décider plus d'un esprit encore flottant.

Quant à l'homme venu de Paris, c'est tout simplement Jean Passerat, un savant en linguistique latine, un ancien professeur du collège royal, dont les troubles de la Ligue ont suspendu le cours, et qui se console de la perte de ses appointemens par ses études sur Plaute et par des épigrammes très acérées contre l'usurpation de Mayenne, les sottises furieuses des Seize et les intrigues espagnoles, épigrammes qu'il va réciter, le soir, aux réunions que le chanoine Gillot tient dans sa maison du quai des Orfèvres. C'est là que se rencontrent Le Roy, Nicolas Rapin, Palou, Florent Christiern, cette troupe choisie d'hommes lettrés, nourris de la culture grecque et latine, et qui conservent les vraies traditions de la raison, du cœur et de l'esprit de la France ; c'est de là que sortira cette formidable machine de guerre, nommée la *salvyre Ménipée*, qui fit pleuvoir sur la Ligue le feu grégeois du sarcasme, du ridicule et de la moquerie, et avança plus le triomphe du droit, de l'ordre et de la raison, que les trois *couleuvrines* qui tirèrent, chacune deux fois, à la bataille d'Ivry.

Maître Passerat, s'échappant de Paris, est parvenu à Saint-Cloud à grand-peine pour faire offre de ses services aux deux rois. La tragédie d'hier l'a empêché de parvenir auprès de ceux qui pouvaient, dans l'un et l'autre camp, répondre à ses avances et le mettre en rapport avec les princes qu'il a toujours si fidèlement servis. Or, sa joie a été bien vive en rencontrant ces deux gentilshommes, qui ont été à même de le connaître et d'apprécier son entier dévouement à la cause royale, et sa profonde aversion contre toute usurpation de l'étranger, qu'elle vint de Madrid ou de Lorraine. En effet, d'Aubigné, qui se piquait de cultiver les lettres, avait suivi quelque temps son enseignement, et s'était mêlé à son nombreux auditoire, où figuraient beaucoup de membres du parlement, et où ne manquaient jamais de se trouver ses émules et ses amis Rosny, Balif et les autres. Quant à M. de Rosny, il l'avait rencontré en la maison du maître des requêtes, Henri de Mesmes, le protecteur et l'ami de cette muse caustique que n'ont pu éteindre les lourdes scholies, et qui s'élance, semillante et légère, du fatras des plus obscurs commentateurs.

— Narnibleu, messire Jean, notre ami, disait M. d'Aubigné au protecteur, je ne m'attendais guère à vous trouver à la porte du logis. Y venez-vous donc étudier le nouvel argument de la Sorbonne, mon maître ?

— Hélas ! monsieur, répondit Passerat, la larme à l'œil, je m'afflige et m'indigne comme le doit faire tout cœur français, de voir l'état de ce pays : ses lois violées, ses franchises perdues, le crime érigé en vertu, le manteau de la religion changé en une cape à l'espagnole. O Paris, s'écria le poète, donnant cours à cette indignation qui depuis longtemps l'obsédait, et étendant sa main vers la cité rebelle, ô Paris, qui n'est plus Paris, mais une caverne de bêtes farouches, une citadelle de soudards tyranniques, une retraite de voleurs, meurtriers et assassins, ne veux-tu jamais te ressenteir de ta dignité et te souvenir qui tu as été, au prix de ce que tu es ? Ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie, qui, pour un légitime et gracieux roi t'a engendré cinquante royautes et cinquante tyrans ! te voilà aux fers... Tu n'as pu supporter quelques nouveaux édits qui ne t'importaient nullement, et tu endures qu'on fasse de tes maisons des casernes, qu'on te rançonne jusques au sang, emprisonne tes sénateurs, qu'on chasse et bannisse tes bons citoyens et conseillers, tu le vois et tu t'endures, tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves et le loues, et n'oserais et ne saurais faire autrement ! tu n'as pu supporter ton roi si débonnaire, si facile, tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son lit, tu l'as poursuivi, tu l'as assassiné...Maintenant tu canonises l'assassin et fais des feux de joie de sa mort... et tu verras bientôt combien cette mort t'a profité...ô fête mémorable des barricades que tes furies et tes octaves sont longues (1).

— Il est bien temps, en effet, que Paris prenne de nos almanachs, disait d'Aubigné en riant ; mais, bast, le temps n'est pas encore venu où il changera de patrons... N'a-t-il pour subvenir à ce grabuge que vous ? tout-à-l'heure, vous signaliez avec tant de chaleur, la présence de son élu M. de Mayenne, lieutenant-général, en attendant mieux, et la promesse des états-généraux qui viendront régler et terminer toute chose en question.

— Les états-généraux ! nous n'en aurons que le semblant quand on se décidera à les réunir, comme nous avons le semblant d'une royauté, d'une justice et d'un Etat. Avec les véritables on craindrait trop que quelqu'é-tourdi ne vint dire des vérités à notre quasi-roi et le gratter où il ne lui demanderait pas. Qu'aurait-il à répondre à qui lui parlerait ainsi ? Par Notre Dame, monsieur, vous nous l'avez haïlé belle ; vous voulez toujours filer votre lieutenant et continuer cette puissance souveraine que vous avez usurpée. Mais nous y voulons mettre fin, et en ce faisant mettre fin à nos misères. On ne vous l'avait conférée qu'*ad tempus*, jusqu'à ce qu'autrement par les états généraux il y eût été pourvu. Tellement qu'il est temps qu'en soyez démis et dépouillé et qu'aviez à prendre un autre gouvernement et un autre gouverneur ; c'est assez vécu en désordre. Voulez-vous que pour votre plaisir et pour agrandir vous et les vôtres contre droit et raison, nous demeurions à jamais misérables ? voulez-vous achever de perdre ce qui reste ? jusques à quand serez-vous subsistant de notre sang et de nos entrailles ? quand serez-vous saoul de nous manger pour vous faire vivre à votre aise ? Ne songez-vous pas qu'avez affaire aux Français ? c'est-à-dire à une nation belliqueuse qui est quelquefois facile à séduire, mais qui bientôt retourne à son devoir et surtout nime ses rois naturels et ne s'en peut passer ? Vous serez tout étonné quand vous vous trouverez abandonné de nos bonnes villes...

Vous verrez tantôt l'un, tantôt l'autre de ceux que vous pensez vos plus familiers qui

(1) Satire Ménipée.

traiteront sans vous et se retireront au port de salut, parce qu'ils vous ont connu mauvais pilote, qui n'avez su gouverner le navire dont vous avez pris la charge et l'avez échoué bien loin du port. Qu'ont servi tant de voyages, d'allées et venues, sous prétexte de parler d'accord et d'acheminer les choses à quelque tranquillité? Vous êtes un pipeur et abuseur qui trompez vos amis et vos ennemis, et vous n'avez plus que d'artifices et de ruses pour nous tenir toujours sous vos pattes, à votre merci. Vous n'avez jamais voulu faire traiter des affaires publiques par personnes publiques; mais à catimini par petites gens façonnés de votre main et dépendant de vous, à qui vous disiez le mot à l'oreille, tout résolu de ne rien faire de ce qui serait accordé. Par ce moyen, vous avez perdu la créance et bienveillance du peuple, qui était le principal appui de votre autorité...

Vous avez eu crainte d'offenser les étrangers qui vous assistent, lesquels toutefois vous en savent peu de gré; car si vous saviez le langage qu'ils tiennent de vous, et en quels termes ils écrivent de vos façons de faire, je ne pense pas qu'eussiez le cœur si serf et abject pour les caresser et rechercher comme vous faites... Vous restez où vous êtes pour faire vos affaires particulières: les publiques n'étant pour vous qu'un masque et un moyen. Cela étant, comment espérez-vous, faible comme vous êtes, faire croire que vous nous voulez et pouvez sauver? Cela ne se peut, sinon par une négociation publique et authentique qui justifie et autorise une droite intention envers votre roi; car quand ne le voudriez reconnaître pour tel, encore ne sauriez-vous nier qu'il ne soit prince du sang de France, en plus grand et plus élevé rang que vous... Je crois, pour mon regard, que quand vous prendrez ce chemin, sans fard et dissimulation, il ne peut être que très sûr et utile au général de la France et à vous en votre particulier, très honorable, et à votre grande décharge et contentement d'esprit...

Croyez bien que ce moyen est seul, unique, et qu'il ne vous en reste aucun autre pour arrêter la chute éminente de tout l'édifice. Je vous parle franchement de cette façon sans que je m'épouvante des rodomontades et des tristes grimaces de vos Sacremores, qui ne sont que coquins qui savent le peu de compte que je fais d'eux; je suis fidèle ami de ma patrie comme bon bourgeois et citoyen de Paris, et, en ce que je puis, serviteur de vous et de votre maison, et votre ami par-dessus, car je ne vous donne ici que de bons conseils. Suivez-les donc, et tout le monde s'en trouvera bien. J'ai dit (1).

Voilà, mes seigneurs, njoula Passerat, pourquoi nous n'aurons pas les états-généraux. On craindrait trop que justice et vérité eussent voix au chapitre. Ceux qui veulent continuer à faire leurs affaires n'ont constitution telle, qu'ils puissent affronter un pareil choc; et ainsi que le dit un proverbe espagnol: "Ce n'est quand on habite une maison de verre qu'il faut déposer des pierres en tas, à sa porte."

M. J. BRISSER.

(1) Le satyre Ménéippe.

Rome et Naples. (1.)

On a pu voir, en lisant la description de la révolte de Naples au temps du vice-roi espagnol, avec quel soin l'auteur en a recueilli tous les détails et a rendu véritablement au domaine de l'histoire ce qui était passé à nos

(1) Un volume. Chez M. de Perrodil et Ce. éditeurs, place du Palais-Royal, 211.

yeux à l'état de roman. Il semble aussi que cette belle terre d'Italie sur laquelle l'auteur a écrit son livre lui a communiqué ce coloris brillant et cette peinture animée qui en font le charme. Comment, en effet, ne pas être frappé d'admiration et pour ainsi dire ne pas devenir tout autre en habitant cette terre si féconde en beautés? Qu'il est beau ce ciel, pur et limpide, que d'éclat le soleil répand sur la terre, et combien au milieu de toutes ces splendeurs de la nature il est doux d'apercevoir près de soi des ruines qui vous parlent de l'antiquité!

.....Il bel paese
Ch'Apennin parte, e'l mar circonda e l'Alpe.

Ce beau pays, dit Pétrarque, que l'Apennin partage et que la mer et les Alpes environnent, élève l'imagination et enfante les grands hommes par son aspect et par ses monuments. Alfieri dit que ce fut en se promenant dans l'église de Santa Croce, qu'il sentit pour la première fois l'amour de la gloire, et c'est là qu'il fut enseveli.

C'est surtout à Rome qu'on trouve la grande, l'immortelle Italie.

Oui, malgré tes malheurs, pays choisi des dieux,
Le ciel avec amour tourne sur toi les yeux.
Quelque chose de saint sur tes tombeaux respire.
La foi sur tes débris a fondé son empire!
La nature immuable en sa fécondité,
T'a laissé deux présens: ton soleil, ta beauté!
Et noble dans ton deuil, sous tes pleurs rajeunie,
Comme un fruit du climat enfante le génie!
Ton nom résonne encore à l'homme qui l'entend,
Comme un glaive tombé des mains du combattant.
A ce bruit impuissant, la terre tremble encore,
Et tout cœur généreux le regrette et l'adore (1).

"Rome, dit M. de Châteaubriand, sommeille au milieu des ruines. Non-seulement l'ancienne Italie n'est plus, mais l'Italie, au moyen-âge, a disparu. Toutefois, la trace de ces deux Italies est encore marquée à Rome; si la Rome moderne montre son Saint-Pierre et tous ses chefs-d'œuvre, la Rome ancienne lui oppose son Panthéon et tous ses débris; si l'une fait descendre du Capitole ses consuls et ses empereurs, l'autre amène du Vatican la longue suite de ses pontifes. Le Tibre sépare ses deux gloires; assise dans la même poussière, Rome païenne s'enfonce de plus en plus dans ses tombeaux, et Rome chrétienne semble redescendre peu à peu dans les catacombes d'où elle est sortie." C'est ici qu'il faut vivre, c'est à Rome qu'il faut habiter, disait Cicéron, il y a deux mille ans; c'est à cette lumière qu'il faut vivre.

Naples, c'est presque la Grèce. On a dit que le souffle de la Grèce vient expirer à Naples, qu'Athènes a poussé ses frontières jusqu'à Pastum.

Nous avons vu M. de Sigalas à Naples, de là il est allé visiter Herculaneum et Pompéi, ces deux villes ensevelies sous la cendre, et qui dorment du sommeil de l'éternité. Oh! comme les pensées doivent vous assiéger en foule sur ces villes mortes, restées si longtemps cachées; et que l'on ne connaît pas encore tout entières. Que l'homme qui est assis sur une ville, vaste tombeau de tant de milliers d'hommes, doit être frappé du néant des choses humaines. O vous, esprits superbes, appelés par La Bruyère *esprits forts*, venez sur ces deux villes, et en présence de ces terribles souvenirs dites-moi si vous êtes quelque chose, et que sont vos systèmes qui placent tout dans l'homme!

Voici comment M. de Sigalas nous parle d'Herculaneum et de Pompéi:

"J'éprouve, dit-il, en mettant le pied dans cette ville muette et vide, un sentiment indéfinissable de douleur, d'étonnement et de curi-

(1) Lamartine pèlerinage de Child-Harold.

osité. Je me sens pénétré, dans cette cité ensevelie, de ce sentiment profond et vague de respect religieux qui se saisit de vous lorsque vous entrez dans un cimetière... Une très faible partie de la ville s'est hasardée au grand air, le reste n'a pu se dégager de dessous son manteau de lave, et dort encore dans la tombe. Deux raisons s'opposent à l'exhumation complète d'Herculaneum. D'abord, la lave qui a coulé dans cette ville, comme la fonte dans un moule, est aussi dure que le granit; ensuite ne faudrait-il pas renverser Résina et Portici, ces deux sœurs insouciantes et paresseuses, qui voyant un jour cette place nette et libre, se sont tranquillement assises au soleil sans songer à leur aînée ensevelie sous leurs pieds. Ces deux villes sont bâties sur les toits d'Herculaneum.... Plus loin, c'est Torre del Greco et la Nunziata, villages que l'éruption de 1794 a renversés et brûlés, et qui se sont relevés et posés à la même place. Le Napolitain aime tant la *montagna*..... A gauche, sur un mamelon hardi et pittoresque, s'élève un couvent de camaldules.

"D'un côté la mer qui bourdonne et se perd dans l'infini, et de l'autre le Vésuve aux flancs noirs avec son panache de fumée qui se replie sous le vent.—Mais voici des tombeaux brisés, des colonnes couchées dans la poussière, de longues rues désertes, des maisons vides et ouvertes. Où sont allés les maîtres?... Tout parle de l'homme, et lui seul ne paraît pas... C'est donc toi, Pompéi! comme Lazare, tu sors de ton long sommeil et tu secoues la poussière du sépulchre. Mais ton peuple, ton bruit, ton mouvement, ta vie?... Rien; la voix se perd dans le silence... Quelle désolation, quelle misère, quelle tristesse! Le bruit de vos pas qui réveille un écho dans ces maisons désertes, a quelque chose de sinistre et d'effrayant comme les pas du fossoyeur. Malgré soi l'on est saisi d'une crainte inexplicable, et l'on se prend à marcher avec hésitation et à regarder en arrière comme un enfant peureux dans l'ombre de la nuit. Et si vous vous arrêtez, c'est pour écouter si aucun bruit qui décele la vie ne s'élève du fond de ce silence de mort; et il vous semble que votre présence est comme une profanation, comme une violation de cette étrange solitude. En vérité, pourquoi sommes-nous ici, voyageurs venus du pays des barbares? Pourquoi ne pas laisser dormir en paix cette veuve à qui l'on déchire chaque jour un lambeau de son linceul?—Laissez-la donc pleurer dans l'ombre et le silence; laissez-la encher ses douleurs et ses meurtrissures. Dix-huit siècles ont passé silencieux, muets et sombres pour elle; et voilà qu'elle sort de sa longue nuit et qu'elle retrouve encore le soleil.

—C'est bien le même soleil; mais non les mêmes hommes!

On le voit, le livre de M. de Sigalas respire partout un sentiment philosophique et moral, comme je le disais en commençant; il est encore rempli de descriptions, de critiques sur les artistes et les grands hommes.

Parmi les grands hommes dont parle M. de Sigalas, nous avons surtout remarqué la manière toute nouvelle dont il envisage Virgile, Homère et Dante, et les rapports qui lient ces trois grands poètes. Ces réflexions, l'auteur les a écrites sur le tombeau de Virgile.

"L'auteur des *Georgiques* doit bien reposer là, au-dessus de ce magnifique paysage, au milieu de cette nature éclatante qu'il a chantée avec tant d'amour.—De cette tombe, sur laquelle Pétrarque est venu religieusement planter un laurier, s'exhale je ne sais quel suave et céleste parfum de poésie. Quelque chose qui n'est pas de la tristesse, un senti-

ment vague, pieux, plein de charme et de mélancolie, descend dans votre âme et la fait doucement vibrer... O vieux chanteur, où donc avais-tu trouvé ce mystérieux secret du rythme et de la poésie que le monde aujourd'hui a perdu ? Qui t'avait révélé cette harmonie profonde et sublime de la langue de l'homme, cette musique ineffable des mots ? ... Mais taisons-nous devant ta demeure sacrée, nous ne sommes que des profanes, nous ne sommes que des barbares ; notre voix est confuse, creuse et éteinte, et notre parole est aride et froide comme celle des morts.. Adieu, poète ! Mais que j'emporte pieusement avec moi, dans mon froid pays de prose, une branche de ce laurier qui abrite ton dernier sommeil. Souvent je contemplerai cette branche desséchée ; et alors ma pensée pleine d'amertume et de douleur cherchera à remonter jusqu'à la sphère où tu habites...

"Ame rêveuse et mélancolique, Virgile apparaît à une époque de renouvellement, de transition, un pied sur un monde qui chancelle et l'autre sur le seuil d'une terre nouvelle qui va se découvrir pleine d'énergie et de jeunesse, fécondée par le sang du Christ. D'un côté il touche, par sa poésie, aux temps antiques, et de l'autre, aux âges modernes dont sa muse contemplative avait eu la révélation. Il arrive dans un siècle intermédiaire, placé entre deux civilisations : la civilisation païenne, qui se dissout et se décompose, et la civilisation chrétienne, qui se prépare et s'élabore dans la pensée de Dieu. Par cette position unique, il lie les temps antiques aux temps modernes et donne ainsi la main à Homère et à Dante. C'est un des angles de cette trinité de génie par laquelle l'humanité s'est exprimée.— Ces trois poètes forment donc un triangle qu'aucune force ne saurait détruire. Le temps abaisse les pyramides, mais il consolide et consacre les monuments de la pensée de l'homme, et Homère, Virgile, Dante grandiront et s'élèveront toujours dans leur voyage à travers les siècles.

"Une pensée intime, une force mystérieuse les unit et les lie.— Pris isolément, chacun d'eux est incomplet, parcequ'ils ne représentent séparément qu'une période, qu'une phase de l'évolution de l'humanité. Mais, groupés ensemble, ils forment un tout homogène, une resplendissante unité.— Homère chante la jeunesse des sociétés, les temps primitifs et héroïques ; Virgile, une civilisation mère, une époque fatale de transition et d'enfance où tout doit tomber et renaître ; et Dante, une ère nouvelle pleine d'avenir, de jeunesse, de sève et de verdure.

"Ce qui vient à l'appui de ce que je dis sur le caractère de transition de Virgile, c'est sa poésie. Elle est, en effet, comme le reflet des deux points extrêmes de l'humanité, des temps primitifs et des temps modernes. Le poète latin a trouvé le premier terme dans les souvenirs des hommes et leurs croyances, et le second, il l'a pressenti, ou plutôt son génie seul le lui a révélé... Cette révélation, ce pressentiment sont incontestables.. Ce n'est plus cet héroïsme brutal, ces vertus âpres, rudes et fortes des temps homériques, premiers développemens de l'humanité ; cet enthousiasme de jeunes nations qui se lèvent pour chercher une femme, toutes ces passions, grossières, primitives et terribles qui se développent dans toute leur bouillante énergie pour quelque jouet d'enfant. Virgile reflète et reproduit cette époque ; mais il est au-dessus d'elle. Il se trouve placé dans un milieu tout-à-fait différent, sous des lueurs nouvelles, et ses héros n'ont plus ni la taille ni la rudesse de ceux de l'Illiade ; ce sont les enfans d'une autre civilisation.— Dans Virgile apparais-

sent des inspirations jusqu'alors inconnues, des caractères neufs ; les tressaillemens maternels, les tendresses paternelles, les affections pieuses, les douces et exquises émotions du cœur, les joies et les tristesses de l'âme. Il découvre un horizon caché et fait vibrer des cordes ignorées. Il devine l'amour, non cette passion brutale et matérielle du paganisme ; mais ce sentiment nouveau qui va se développer et naître dans la société chrétienne, avec ses délicatesses, ses remords, sa pudeur, ses douleurs, sa chasteté, sa mélancolie, et dont il puise le secret dans les mystérieuses profondeurs de son âme tendre et pieuse.

"Dégagez Virgile de son langage païen, et vous aurez presque un poète de la civilisation chrétienne. Dans la peinture de son enfer, vous retrouverez, il est vrai, Homère, mais vous pressentez Dante. La description des supplices rappelle la fable ancienne ; mais la pensée morale et religieuse est plus haute et plus pure. Le spiritualisme de Platon a pénétré cette société et s'est infiltré dans les vers du poète, et la morale chrétienne qui va se lever sur le monde s'y révèle par je ne sais quel parfum mystérieux et rempli de charme. Son œuvre est comme ces constructions hybrides, monumens de l'indécision de ces siècles incertains et inquiets placés sur les limites de deux civilisations différentes.— Virgile continue Homère et commence Dante.— C'est un miroir à double face sur lequel les deux mondes peuvent se contempler."

Après les jugemens sur les poètes, M. de Sigalas fait des critiques très justes sur les grands maîtres des arts. Ce qu'il fait remarquer surtout en eux, c'est cette inspiration sublime que cette belle terre, ce beau ciel, ces grands souvenirs leur ont communiquée. C'est l'étude admirable de la forme antique animée par le feu céleste du génie moderne, qui a fait de Raphaël le premier au milieu de tant de grands hommes, de ce Raphaël qui, à 27 ans, avait surpassé toute l'antiquité. Voici Plis-toire du grand peintre Ribera, que M. de Tignalis n'a pas oublié au milieu des grands maîtres. Il est impossible de raconter d'une manière plus agréable les commencemens de ce maître de l'art, ses succès et sa fin tragique.

"C'était vers les premières années du dix-septième siècle. Un cardinal qui passait dans un quartier silencieux de Rome rencontra un pauvre enfant, pâle et chétif, qui charbonnait ainsi, mais avec un soin et un amour tout particulier, une dalle du trottoir. Le bon cardinal, touché de la figure intéressante de l'enfant et de la hardiesse rare de son esquisse, l'emmena chez lui et lui donna son palais pour asile. L'enfant, heureux de sa nouvelle position, travailla d'abord avec ardeur et suivit régulièrement les leçons de l'Académie. Mais, au bout d'un certain temps, il se sentit pris d'une lâcheté, d'une insouciance, d'une mollesse qui jusqu'alors lui avaient été inconnues. Il négligeait ses crayons ; le goût de la peinture, l'amour de l'art abandonnaient, et il voyait ses facultés naissantes s'enervir et s'éteindre sous une influence fatale dont il eut la révélation. La passion de l'art l'emporta, chez lui, sur cette paresse naturelle à l'homme et dont le germe se développe si promptement dans une vie d'oisiveté et de mollesse.— La misère et la liberté, se dit-il, valent mieux que cette prison dorée. Les marbres de ce palais me glaçant et m'écraçant ; l'air de la rue est plus tonique et plus purifiant que l'atmosphère factice de ces salons parfumés ; la bonne chère m'abrutit et me tue ; il fait mauvais vivre ici !— Et sans rien dire à personne, un certain soir il s'enfuit comme un voleur du palais où on l'avait

reçu... Il y avait, dans cette jeune âme ramassée dans la rue, une énergie de volonté incroyable ; le génie avec ses tyrannies, avec ses élans et ses aspirations vers la liberté, y fermentait, y bouillonnait déjà dans toute sa force. Cette décision subite et imprévue le prouve assez.

Il prit le chemin de Naples et pénétra, je ne sais comment, dans l'atelier du fougueux et terrible Caravage.— Une fois que le secret de la peinture lui fut révélé, et ce fut bientôt fait, il partit, et s'en fut par l'Italie cherchant le grand air, l'inspiration et des modèles.

Après avoir pendant quelque temps promené sa vie errante et son talent encore inconnu, se trouvant assez habile dans l'art de manier le pinceau, il revint à Naples, où il se maria avec la fille d'un pauvre brocanteur de tableaux. Sa misère était forte grande... Mais un jour, ivre de désespoir, poussé par une idée sordaine, et résolu de marcher hardiment vers la fortune qui se refusait à venir à lui, il se leva de bonne heure et va accrocher son meilleur tableau à la muraille d'une maison de la place. Cette singulière exposition attira l'attention, non seulement de la foule, mais des artistes eux-mêmes, qui furent étonnés de la vérité, de la vigueur et de la hardiesse de cette composition étrange. C'était un saint Barthelemy écorché, et au bas de la toile on lisait ce nom : *Giuseppe Ribera Espanol.*

Le vice-roi acheta ce tableau et nomma Ribera, dit l'Espagnolet, peintre de la cour. C'est ainsi que la réputation et la fortune lui arrivèrent. Il faut oser quelquefois forcer la porte lorsqu'on vous refuse l'entrée, et on l'a dit il y a déjà longtemps, la fortune sourit à l'homme audacieux.

Ce pauvre enfant en guenilles qui charbonnait les trottoirs de Rome devint le riche et puissant chevalier de Ribera, le peintre sombre et mélancolique qui ne traduisait que les tristesses, les douleurs, les misères de l'humanité, et qui ne sut voir la vie que sous son côté hideux et repoussant. Il se plaça aussi, par sa fâcheuse influence, à la tête de cette ligne redoutable, jalouse et homicide des peintres napolitains contre les artistes étrangers ; espèce de société secrète et meurtrière, club d'artistes assassins, et dont les menaces terribles firent enfuir le chevalier d'Arpino et Guido Reni. L'on accuse cette ligue haineuse et sanguinaire d'avoir fait noyer deux élèves de l'intrépide Gossi et mourir de tristesse et de douleur le doux et religieux Dominiquin. On dit que ce saint et noble artiste, âme rêveuse et pleine d'amour, ne put survivre à sa belle fresque, qui tomba en poussière, corrodée par la chaux et le salpêtre que cette société des peintres barbares avait fait jeter dans la préparation dont on devait enduire le mur.

Maintenant, voici comment le ciel punit un jour cet homme cruel et féroce. Ribera avait deux filles ; l'une d'elles avait nom Maria, et le peintre concentrait sur elle toute son affection, tout son amour.

En ce temps don Juan d'Autriche était à Naples ; en se promenant il vit Maria et la trouva belle. Et un soir Ribera, en rentrant chez lui, ne vit plus sa fille ; il la chercha et l'appela en vain... Le prince débauché l'avait enlevée et la tenait cachée dans le palais.

Que faire contre l'audace et la puissance de don Juan ? Comment se venger ?... Impossible... Ribera devora en silence son désespoir et sa douleur. Il se retira dans une simple et petite maison du Pausilype, espérant que la vue de la nature, la beauté du ciel et de la mer finiraient par donner le

calme aux angoisses de son âme ; mais ce fut une folle espérance. Il vécut une longue année dans sa douleur, dans cette souffrance muette et sombre. Mais un soir on le vit monter à cheval et s'éloigner lentement, sans rien dire à personne. Sa femme, inquiète, l'attendit toute la nuit, tout le lendemain, tous les jours ; mais ce fut en vain, Ribera ne revint pas. On le chercha partout, et on ne put le retrouver... Personne jamais ne put le retrouver... Personne jamais ne le revit... L'homme et le cheval disparurent comme deux fantômes.

Cette fin mystérieuse de Ribera a quelque chose qui saisit l'âme et la remplit de douleur et d'effroi."

Maintenant que nous avons suivi l'auteur dans ses courses sur la belle terre d'Italie à Naples et sur ses délicieux rivages, à Herculanum et Pompéi, au tombeau de Virgile, et à Rome, nous allons aborder un sujet plus grave, un chapitre qui porte pour titre *Méditation*. M. de Ségalas, à Rome, dans cette ville que Dieu donna à ses apôtres pour y établir le fondement de son église, a voulu faire l'exposé de ses idées religieuses. Ce chapitre est consacré à un abrégé rapide de l'humanité toute entière depuis la création, des desseins et de l'action de Dieu sur elle : c'est une rapide esquisse de la création, manifestation de la puissance, de la sagesse et de l'amour de Dieu, de la chute de l'homme, du sacrifice de l'humanité ensevelie dans les eaux du déluge, du monde rétabli, du désordre et de la mort partout, de la nécessité d'une rédemption et des principaux traits de la mission du Christ.

Ce tableau est peint à grands traits. On y remarque des descriptions très heureuses, un style coloré et le sentiment vrai de la poésie.

" Quel est, s'écrie-t-il, ce voyageur qui descend du séjour de la lumière et se plonge ainsi dans les froids horizons de la terre ?... c'est le Verbe de Dieu ; le Verbe, la vérité, la raison, l'ordre, la vie, la parole, la lumière ; le Verbe, la force, la sagesse, la beauté... Et il s'avance, le céleste voyageur, il descend au milieu des peuples assis dans l'ombre de la mort, pour les éclairer des rayons de sa splendeur infinie... mais il vient seul ; les anges ne sèment pas les astres comme des diamans sur son passage ; les chants, les harmonies se taisent ; les haleines embaumées ne se balancent pas ; il est seul l'illustre étranger ! Il descend, il s'humilie, il s'avilît, il se dégrade ; il jette là son vêtement de lumière et endosse notre manteau d'argile et de misère. Il abandonne ses voies de poésie pour venir, humble pèlerin, simple pénitent, cheminer par les froids sentiers du monde, revêtu du lourd et sanglant cilice des douleurs de l'humanité.

Mais son amour est immense et vaste comme son éternité... Il s'abaisse donc, le Verbe de Dieu, pour ramasser les anneaux de la chaîne rompue par le premier homme. Il vient, nouvel Adam, rattacher au ciel cette chaîne brisée, et rétablir ainsi le lien primitif entre Dieu et la création.

Après nous avoir montré J.-C. accomplissant son pénible sacrifice, et ses disciples sillonnant partout la terre pour prêcher la doctrine de leur divin maître, l'auteur considère dans quel état de barbarie était tombé le monde au moment de ce sublime pèlerinage des disciples du fils de Dieu :

" Où en était le monde, dit-il, lorsque la doctrine du Christ s'épancha sur lui comme les eaux de ces grands fleuves qui portent avec elles la fertilité, la verdure et la vie ? — Les sociétés, plongées dans le matérialisme de la vie inférieure et dans les impuretés et les turpitudes de la religion des sens,

dégradées par la volupté, avilies par l'esclavage, envahies par le désordre, sentaient la vie s'appauvrir en elles et la chaleur s'éteindre dans leurs membres et sur le point de les abandonner. Travaillées par un principe de dissolution, par un sourd malaise, par une douleur constante, par une sorte de langueur, elles se tournaient en vain sur leur couche pour chercher la fraîcheur et le repos ; mais chacun de leurs mouvements meurtrissait leur chair flétrie. Et elles se levaient dans leur nuit haletantes sous la fièvre ; et défaillantes et remplies d'angoisses, elles ouvraient avec effort leur poitrine vide pour aspirer l'air qui leur manquait. — L'humanité ayant rompu la chaîne d'amour, qui l'unissait primitivement à Dieu, et retombée lourdement dans les régions inférieures, y marchait à tâtons dans des ombres épaisses et cherchait inutilement, pour nourrir sa vie supérieure, cet aliment essentiel, ce fluide divin qui seul pouvait lui communiquer l'énergie efficace, la vigueur et la force nécessaires à son libre et entier développement."

L'auteur examine ensuite les hautes destinées promises à la femme par le catholicisme et il prouve très bien que " sa destinée est liée à celle de la religion du Christ d'une manière si intime, si indissoluble, que, hors d'elle, elle se flétrit, elle tombe, elle languit comme une lampe mourante, et elle redescend à un les degrés de l'échelle sociale."

M. de Ségalas nous permettra-t-il de lui dire qu'il fait peut-être un trop fréquent usage d'épithètes. Ainsi, quelquefois nous avons compté une épithète à chaque mot. Il est bon de les employer, elles embellissent le style, elles le colorent, mais il ne faut pas en abuser, parcequ'elles surchargent la phrase et nuisent même quelquefois à la pensée.

Voltaire disait que le plus souvent il n'y avait pas de plus grand ennemi du substantif que l'adjectif, quoiqu'ils s'accordent en genre, en nombre et en cas.

Un grand fonds de mélancolie règne dans toutes les pages du livre de M. de Ségalas ; on sent une âme que quelques idées philosophiques ont entraînée trop loin, et qui maintenant, rendue à la vérité, s'afflige profondément de voir encore des hommes plongés dans l'erreur. Mais cette tristesse répandue dans l'ouvrage de M. de Ségalas ne vient-elle pas d'une manière fautive d'envisager la société ? Les rêves de l'auteur l'ont porté dans un monde tout à fait idéal ; et quand il est redescendu de ces hauteurs et qu'il a vu la société telle qu'elle est, alors il a senti un vide profond autour de lui ; il a pris les passions de quelques hommes pour la société tout entière, il a oublié que de tout temps l'égoïsme, l'irrégularité et toutes les passions qu'il dépeint, ont fait partie des sociétés humaines. Plusieurs pères de l'église voulaient placer la tristesse parmi les péchés capitaux ; mais c'est une maladie plutôt qu'un vice.

Que M. de Ségalas pénètre au fond des choses, qu'il regarde attentivement autour de lui, il est d'une famille où l'honneur est héréditaire, il verra encore des dévouemens sans bornes, des sentimens d'honneur, de conscience, de paternité, tout ce qui unit les hommes par d'indissolubles rapports. Oui, nous pouvons affirmer à M. de Ségalas que même dans cette jeunesse qui s'élève, il y a encore des sentimens généreux ; il est des jeunes gens qui seraient prêts encore à verser leur sang pour la patrie, à lui apporter pour tribut les lumières qu'ils ont puisées

dans le travail, et qui, pour ne pas exprimer si bien que M. de Ségalas ce qu'ils éprouvent, ne resteront pas sourds à l'appel de la France le jour où elle aura besoin d'eux.

HENRI DE GENOUDE.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Chronique Canadienne.

Montréal, 30 octobre, 1845.

Nous nous sommes engagé, dans notre premier article, peut-être à la légère, à faire une revue des progrès, des améliorations, etc., de Montréal. Nous commençons donc aujourd'hui par l'aspect général de la ville.

En remontant le fleuve, vous êtes étonné de cette longue file de bâtisses irrégulières, qui en garnissent la rive droite : ce n'est d'abord qu'un amas de maisonnettes qui ne sont pas tout-à-fait de la campagne, mais qui ne sont pas non plus de la ville ; plus loin, cependant, vous vous apercevez que les propriétaires ont visé à faire de l'ellèl sur leurs modestes voisins ; ces braves gens se sont permis la maison à deux étages au grand ébahissement des gamins d'alentour ; plus loin encore, vous ne pouvez plus douter ; maisons spacieuses, hautes, quelques-unes en pierres, le plus grand nombre en bois mais à deux étages, tout cela sent sa ville d'un quart de lieue. Enfin, vous vous écriez : voilà Montréal ! Rien qu'à humer l'air, rien qu'à voir ces blocs massifs de pierre grise ; rien qu'au murmure sourd qui vous affecte le tympan, vous avez reconnu la capitale des Canadas. Votre première impression est une impression, nous ne dirons pas d'admiration, ce serait trop fort, mais un sentiment de contentement, de satisfaction. Ceux surtout qui, depuis un certain nombre d'années, n'ont pas visité la ville, sont frappés de l'activité, des améliorations qu'a subies Montréal. Les quais ne sont plus ces vilaines jetées si sales, si boueuses, où barbotaient pêle-mêle bipèdes et quadrupèdes, où les charretiers avaient établi leur quartier général, et dont les échos d'alentour, répétaient à qui mieux mieux l'ignoble langage : aujourd'hui des jetées en bois garnies dans toute leur longueur d'une double ceinture de lisses en fer, des bassins spacieux et profonds, offrent un abri sûr, un lieu convenable à tous les vaisseaux, grands et petits ! des quais, sur une profondeur de plusieurs cents pieds, que domine un parapet magnifique en pierres de taille, et auquel les piétons arrivent par un escalier, et les voitures par une pente douce, tous deux pratiqués sur le sens de la longueur du parapet, toutes ces belles choses, disons-nous, ont fait place à ce monticule d'ordures et d'immondices qui soulevaient le cœur des malheureux pas-ans, et empoisonnaient, de leurs miasmes délétères, les occupants des maisons environnantes. Les bateaux à vapeur ne sont plus ces cuvettes, aux formes de toiture, aux roues placées tout à l'avant et qui ne ressemblaient pas mal aux pattes migronnes d'un veau marin, — les bateaux à vapeur d'aujourd'hui, avons-nous dit, ne sont plus ces vilaines machines, si petites, si lentes, si malpropres, et dont les rivages de l'île St. Hélène ont souvent enrégistré l'inertie, et la défaite, — oh ! non, voyez-les, maintenant, ces bateaux à la coque étroite, élancée, aux anecs pyramidaux, coquettement revêtus de peinture blanche, avec leurs cabines, percées d'une petite croisée aux persiennes vertes ; cette longue galerie, si fière, si élégante, cette promenade sur ce pont si uni, si propre, cette machine d'un acier brillant et auquel le cuivre allie ses reflets d'or ; — cette longue chambre garnie de chaque côté d'une double rangée de lits aux rideaux de damas rouge et bleu, cette longue

table ou deux cents personnes peuvent s'asseoir, enfin *ce je ne sais quoi* que tout le monde conçoit, mais que personne ne peut exprimer convenablement, font de nos bateaux à vapeur de vrais bijoux d'architecture navale. Les plus beaux de notre port sont sans contredit le *Québec* et le *Montréal*, ce dernier appartenant à cette compagnie puissante qui a depuis si longtemps le monopole de la navigation à vapeur sur notre fleuve, mais dont la loude influence éprouve déjà des atteintes par la vigoureuse opposition du magnifique "*Québec*" qui appartient, lui, à certain nombre d'actionnaires décidés à résister enfin énergiquement à l'imposition. Tous les autres bateaux à vapeur sont aussi très bien tenus, et ne laissent rien à désirer sous le rapport de la vélocité et du confort intérieur. Si l'on veut avoir une idée du commerce de Montréal, c'est sur les quais qu'il faut aller, la scène est gaie, agitée, et vous donne, quoique vous en voyez, l'envie du travail, de la persévérance, de l'énergie. Cet encombrement de ballots de marchandises, de barils de fleurs, de poissons, d'huile, de boucauts de sucre, de lisses de fer, de paniers de vaiselle, et de caisses; cette foule de charretiers, dont les *cabrouets* rouges plient sous le poids de leurs charges, ces commis actifs, le livret de commerce à la main, qui vont, qui viennent, toujours empressés; ces matelots qui chantent en cœur leur gai refrain de "*cheerily my men! ay-oh! oh!*" pour donner du courage à ceux qui en manquent, et ranimer et augmenter l'énergie des autres, ces vaisseaux aux esparses si élégantes, aux voiles blanches, aux pavillons de toutes couleurs; ces bateaux à vapeur qui sillonnent le fleuve dans toutes les divisions, ces cures-moles qui creusent et nettoient le fond des bassins; ce plongeur qui arrache au lit du fleuve ses cailloux et ses rochers; cette jetée de six cents pieds qui semble vouloir se rapprocher de St. Lambert, et sous la protection bienveillante de laquelle oscillent en paix les trains de bois de corde et de construction, et toutes espèces de radeaux; enfin et par dessus tout la propreté qui règne partout, les améliorations que l'on continue encore, font de nos quais les plus beaux quais de rivière du monde; et c'est là, ce nous semble, une réputation dont Montréal doit être fier, et qui prouve au voyageur que le commerce est plus que florissant, et que tout en s'occupant de leurs intérêts matériels, les habitants de Montréal n'oublient pas non plus leur bien-être particulier. C'est là un exemple qui devrait être suivi par tous, et certaine corporation qui n'est pas très éloignée d'ici, pourrait peut-être imiter les communi-saires du hâvre de Montréal; — Tout le monde la remercierait, au lieu que....., mais nous lui dirons deux mots quelque'un de ces jours, à cette brave corporation.

Montréal, 3 novembre 1845.

Nous vous disions, jeudi dernier, que l'aspect des quais avait changé; nous signalions la réputation, que Montréal s'était acquise, de posséder le port le plus élégant et le plus propre du monde; nous tâcherons, aujourd'hui, de pénétrer un peu dans l'intérieur de la ville et de voir si, là au si, les choses ont progressé, si, là aussi, le système de GO A-HEAD, qui nous stimule depuis quelques années, a fait sa tâche consciencieusement. En montant, un débarcadère des bateaux à vapeur de Québec, par la petite rue Saint-Joseph, la vue s'arrête d'abord sur le vaste édifice de la paroisse: elle ne peut s'en détacher. Cette énorme masse de pierres symétriquement posées les unes sur les autres, ces pierres elles-mêmes si blanches, si bien taillées, et qui

font honte au plus beau granit, ces longues croisées, ces tours colossales, ce portique immense, cette façade si chaste, si sévère et qui semble annoncer que le Dieu, qu'on révère là dedans, n'aime pas les superfluités, mais qui est aimé tout ce qui est pur, tout ce qui est véritablement grand. Enfin, l'apparence générale de l'église catholique de Montréal frappe d'étonnement ceux qui ne sont pas habitués à la vue des grands édifices d'Europe. On s'est plaint, pourtant, de la rareté d'ornements que renferme cette église d'un style qui prête tant à l'ornementation. Quelques-uns n'ont vu là qu'un édifice qui n'est beau que par sa masse, et qui, dans des dimensions plus petites, ne saurait conserver le même avantage. Si nous écrivions pour des étrangers, nous entrions, ici, dans des détails circonstanciés, sur l'érection, les dimensions et divisions et subdivisions de la paroisse; mais vous l'avez, tous les jours, sous les yeux, et, plus d'une fois, vous vous êtes dit, en la considérant: voilà qui est grand! et même, presque malgré vous, voilà qui est beau! L'intérieur déplaît généralement: on n'aime pas, dans ce pays, les églises sombres, accoutumés que l'on est aux églises si bien éclairées de nos campagnes, dans le chœur desquelles se joue un rayon de soleil qui se reflète et miroite sur les paillettes d'or de la chasuble du pasteur, et il faut avouer que cette clarté fait du bien à l'âme, la porte à remercier Celui qui est l'auteur de tout ce bien-être; au contraire, vous vous sentez attristé dans ces temples obscurs, où la lumière semble pénétrer à regret; espère de tombeau où il faut s'enterrer vivant: il y a là de quoi vous faire faire un retour plus ou moins salutaire sur vous-même, nous l'avouons, mais aussi il y a là de quoi attrister, de quoi peiner, et quand les terreurs de l'autre monde vous apparaissent à la leur jame et vacillante des bougies, vous vous sentez affaibli, découragé... Nous ne quitterons pas l'église sans vous dire un mot des cloches. Elles sont au nombre de onze, dont la plus grosse pèse environ sept mille livres, les autres sont moins considérables. Vous savez tous l'accident arrivé au gros bourdon Jean-Baptiste; c'était une cloche-monstre qui faisait honneur à la libéralité de ses donateurs; mais, en regard à l'impéritie ou à la négligence des fondeurs de Londres, elle fut entièrement gâtée, on fut obligé de la briser, et d'en transporter les morceaux en Angleterre, d'où elle doit encore nous venir, le printemps prochain, mais munie d'un voix plus sonore et plus claire, avantage que son excursion transatlantique ne saurait manquer de lui procurer. Ainsi soit! MM. Mears, de Londres, les fondeurs de défunt bourdon Jean-Baptiste, viennent de couler, pour la ville d'York, une cloche-monstre, qui pèse cent cinquante de plus que Jean-Baptiste. Ces messieurs ont réussi si bien qu'ils ont écrit à Montréal pour offrir leurs services; ils se proposent de couler une nouvelle cloche du poids de celle d'York; cette cloche servirait de gros bourdon, deviendrait, pour notre ville, un monument de plusieurs siècles, une curiosité de bon goût. Le comité (dit de la cloche) n'a encore rien décidé; nous espérons, pourtant, que la considération de quelques cents livres de plus ou de moins ne sera pas capable de faire hésiter un instant les généreux citoyens de cette ville pour une acquisition de cette importance.

Le carillon de Montréal ne méritera jamais, du moins c'est là tout le mal que nous voulons en dire aujourd'hui, la réputation du fameux carillon de Dunkerque. Nous n'avons jamais entendu, en effet, un amalgame de sons semblables, sons qui vous viennent par

bouffées, mais qui, par humilité, ne se propagent pas au loin, en sorte que les riverains un peu éloignés de notre fleuve sont exempts, les bienheureux! des flots d'harmonie dont on nous abîme ici deux ou trois fois la semaine. Tout le mérite de ces cloches est de faire sonner bien haut la générosité des donateurs et des donatrices; mais taisons-nous, ne médisons plus, car ces pacifiques cloches pourraient bien s'ébranler soudainement, et nous donner *une volée*. Or, nous ne craignons rien tant au monde. Avant de terminer, nous devons faire remarquer aux autorités compétentes, *to the powers that be*, que si on avait un petit peu épargné les dollars pour l'achat des cloches, et pris une fraction de ces dollars pour faire construire des chassis aux croisées du portail de l'église, on aurait fait quelque chose qui aurait plu à tout le monde. Rien, en effet, ne dépare l'édifice comme ces longues planches à la couleur funèbre, qui bouchent les croisées, et qui ne s'ouvrent qu'un jour dans toute l'année, c'est à savoir, aujourd'hui même le jour des morts. Une amélioration peu dispendieuse serait d'entourer tout le terrain de l'église d'une palissade en fonte, avec grilles, etc., cette palissade remplacerait avec avantage, vous l'avouerez de suite, le petit mur bas et sale qui existe aujourd'hui. Quand il s'agit d'améliorations, il n'y a plus à fuir, mais nous allons cesser de peur qu'on ne vienne nous arrêter avec cette interrogation si énergique, cet argument inattaquable... et l'argent? l'argent pour toutes ces belles choses...

Ce qui surprend les étrangers à leur arrivée à Montréal, c'est le manque presque total de places publiques, où le citoyen puisse humer à l'aise une bouffée d'air pur, secouer la poussière des rues, et rétablir sa mise chiffonnée par les couloirements des nombreux piétons de la capitale. C'est là, il faut le dire, le plus grand défaut de Montréal; c'est là ce qui fera toujours blâmer nos ancêtres, braves gens, qui s'imaginaient bonnement que Montréal devait toujours demeurer le petit Hochelaga d'autrefois, la Ville-Marie des Français, avec ses ruelles étroites à angles obtus, ses ruisseaux boueux et ses chétives bicoques.

Rien n'est plus monotone que ces longues rues encombrées d'allants et venants, qui, la sueur au front, se poussent les uns les autres, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une porte cochère, à l'abri protecteur de laquelle ils puissent respirer et se remettre un peu de leur marche forcée. Ce qui fait l'agrément, l'utilité d'une ville, ce sont les places publiques, et, dans l'intérêt de tous, la corporation pourrait peut-être faire quelques sacrifices, sacrifices qui seraient bientôt payés par les joues roses de nos enfants, l'air de santé qui rayonnerait sur tous les visages. Nous voyons, avec plaisir, qu'on semble sortir de l'ancienne routine et qu'on s'efforce, près de la montagne, de faire de larges boulevards, bordés d'une double rangée de pavés en bois. Ces embellissements donneront de la valeur aux propriétés environnantes, et contribueront puissamment à faire désertir nos quartiers les plus populeux d'aujourd'hui, qui n'offrent aux gens riches qu'un local désagréable et malsain.

La Place d'Armes est la plus ancienne de nos places publiques. C'est un carré presque parfait, bien bâti, et qui se trouve au centre de la rue Notre-Dame, et forme ainsi un débouché pour nos rues les plus fréquentées. On s'occupe activement à la paver en bois; l'an prochain, nous dit-on, un jet d'eau s'élevera au milieu, des arbres forestiers pré-

teront leur abri aux piétons fatigués, et le frais de l'eau jaillissante mêlé à l'ombre des arbres, en feront une petite oasis charmante.

Ce bouquet de verdure au milieu des teintes grises des édifices voisins, des mille et un embarras des rues, sera le rendez-vous de tout ce qu'il y a de *fashion* dans notre bonne ville, et Dieu sait les collades! les poignées de mains et quelque chose de mieux encore peut-être qui vont en résulter. Nous avons hâte d'être arrivé à cette heureuse époque. Plaisir anticipé, c'est presque du bonheur!

Le latin-français.

On a toujours dit de l'enfance qu'elle était "le printemps de la vie." J'en suis fâché pour le printemps, car cette comparaison me paraît extrêmement injurieuse pour lui. N'y a-t-il pas injustice ou dérision à décorer d'un pareil titre cette période ingrate qui suit nos années laiteuses et emmaillottées? Singulier printemps qui a pour li rondelles Vaugelas et Lhomond, pour horizon les murs blanchis à chaux de la salle d'études! En vain la douce nature conseille alors à l'adolescent de venir développer, au grand air de la liberté, les forces du corps et les facultés de l'esprit: il faut que le malheureux ferme son âme à cette voix maternelle, pour écouter la voix grondante et nasillardes du maître, qui lui explique, tant bien que mal, les chefs-d'œuvre classiques des anciens, revus et corrigés par les modernes.

Ce n'est certes pas que nous regardions l'étude du latin comme une étude oiseuse et infertile. Mais, pour quelques rares et honorables exceptions, pour une élite de jeunes hommes qui sauront couramment interpréter une page de Tite-Live ou d'Horace, de Virgile ou de Tacite, combien d'autres qui, après avoir émué, pendant huit années, leurs yeux et leur cerveau sur la grammaire et le dictionnaire de Noël, n'en sont pas moins restés au seuil de cette science, à la première lettre de cet idiôme!

Il suffit, pour la plupart de ceux-là, de pouvoir compulsier la série des locutions latines demeurées à l'usage du discours moderne. C'est tout le fruit qu'ils ont retiré de leurs études classiques. Bien des gens même, complètement étrangers au commerce des livres romains, arrivent à produire une certaine illusion, grâce à l'adoption de ces phrases proverbiales adroitement insinuées dans leurs entretiens.

Nous n'essaierons pas de reproduire ici le répertoire complet des banalités latines adoptées par les académiciens qui en sont restés à la traduction du *De viris*. Si restreint que soit ce répertoire, nous aurions à craindre que notre mémoire ne faillit en chemin. Nous préférons, pour le moment, mettre en scène un honorable personnage avec lequel nous avons eu de fréquentes relations dans notre jeunesse. Nous le considérons comme un de ces érudits profonds dans le commerce desquels l'éducation s'achève et se complète. Ce que nous admirions en lui, c'était l'invincibilité de sa richesse des aphorismes latins dont il émaillait son discours. Il en avait pour tous les incidens, pour toutes les situations, pour toutes les rencontres de la vie.

On eût dit que la langue française était pour lui un idiôme non avéré, un dialecte bâtard, qu'il est de bon ton de répudier. Il ne lui faisait quelques emprunts passagers qu'à regret, en baissant les yeux et la voix. En revanche, pour formuler une expression latine, il se redressait de toute sa taille, en donnant à son accent une majestueuse am-

pleur, une sonorité magistrale et solennelle. On ne pouvait pas lui adresser de plus délicate flatterie que de lui dire qu'il parlait d'une bouche arrondie, *ore rotundo*.

— Monsieur, me dit-il un jour qu'il avait une histoire à me conter, ne perdons pas de tems à parler *ab hic et ab hoc*; j'aborde le fait *ab oro*: je remonte à son origine, *ab Jore principium*. Il y a déjà bien des années de cela, *in illo tempore*, je connus un monsieur excessivement maigre, un véritable *Ecce homo*; il avait épousé une femme d'humeur chagrine, figure de *Mater dolorosa*. De ce couple naquit un enfant de chétive apparence, *talis pater, talis filius*. A six mois, il avait la grosseur d'un rat, *ridiculus mus*. Je disais chaque jour à ses parens: "Soyez très-circospects dans vos paroles devant cet enfant, *maxima puero debetur reverentia*; élevez-le dans la crainte de Dieu, *initium sapientie timor Domini*."

"A vingt ans, ce petit malheureux fit la connaissance d'un jeune ignorant, *asinus asinum fricat*; il devint son compagnon assidu, son *alter ego*. Dès lors, il n'eut plus que deux passions, la table et le jeu, *panem et circenses*. Ah Monsieur, la jeunesse du jour! *ô tempora! ô mores!* Que de mépris pour la vertu! *virtus post nummos!* Un soir, je rencontrai ce jeune homme: "Eh quoi! lui dis-je, vous aussi, *tu quoque!* Resterez-vous longtems plongé dans ce désordre? *quo usque tandem!* Un peu de courage pour le bien, *macte animo!* Dans quel abaissement vous vois-je, vous qui devriez marcher à la tête de vos compagnons, *primus inter pares!* Je vous ai rencontré l'autre soir à moitié ivre, *carum populo*. Je sais bien que chacun a sa passion, *trahit sua quemque voluptas*; mais il est affreux, *proh pudor!* de passer sa vie *inter pocula*."

"Je parlais ainsi, *sic*. Savez-vous ce qu'il me répondit? J'en ai horreur pour lui, *horresco referens*: un mot absurde."

A quelque tems de là, cet honnête personnage mourut (*requiescat in pace*), et j'appris seulement alors qu'il n'avait jamais su un mot de latin.

Nous aurions pu reproduire mille autres conversations du même individu, dans lesquelles abondaient les lambeaux de la langue latine.

Exemples: *Vanitas vanitatum*; — *Sic transit gloria mundi*; — *Gaudent benè nati*; — *Cedant arma leges*; — *Aurea mediocritas*; — *Vox populi, vox Dei*; — *Fiat lux*; — *In vino veritas*; — *Utile dulci*; — *Risum tenentis*; — *Fructus belli*; — *Lapsus lingue*; — *Lapsus calami*; — *Belenda Carthago*; — *Per fas et nefas*; — *Timo Danaos*; — *Margaritas ante porcos*; — *Nuncius Deus impare gaudet*.

Le numéro deux se réjouit d'être impair. O digne numéro deux! de quoi va-t-il se réjouir là! *non erat hic locus*.

D'autres souvenirs se présentent en foule et au hasard: *Par pari refertur*; — *Verba volant, scripta manent*; — *Nescio vos*; — *Testis unus, testis nullus*; — *Prima sibi caritas*; — *Tardè venientibus ossa*; — *Veni, vidi, vici*; — *Fama volat* (devise de tous les épiciers); — *Nec pluribus impar* (devise de feu Louis XIV); — *Sine quâ non*; — *Quos ego*, ces trois syllabes d'un laconisme si condensé que l'abbé Desfontaines a traduites ainsi: "Je ne sais, vents dignes de ma colère, comment retenir les sentimens de vengeance que fait naître en notre âme votre inconduite impardonnable!"

Le latin, à l'insu de bien des gens, existe encore *statu quo*, au fond de tous les idiômes parlés aujourd'hui. Sous la gaze transparente du français, c'est le latin que l'on découvre à chaque instant; c'est le latin qui nous a four-

ni une multitude de vocables devenus français dans leur intégrité native, et que nous appliquons journellement aux usages les plus familiers, aux actes les plus frêquens, aux meubles même les plus bourgeois.

En se levant le matin, le premier objet dont on ait besoin est un *lavabo*. On s'habille ensuite, car il n'est pas dans l'usage de sortir *in naturalibus*; ce serait blesser le *decorum*. On se munit de son *vade mecum* ou de son *memorandum*, et l'on part pour la promenade: ira-t-on *intra muros*?

Un *omnibus* vient à passer, on veut y monter; mais il est plein: c'est là le *hic*. On continue sa route à pied, *pedibus*. Un monsieur vous rencontre, un *quidam*; il a cru vous reconnaître, c'est un *qui pro quo*. Il vous prie de lui faire quelques vers pour un *album*, il se contenterait d'un simple *alinca*; vous refusez *mordicus*; il insiste, vous relevez son indiscretion par quelque argument *ad hominem*. A quelque tems de là, il reparait chez vous: *ecce iterum Crispinus*. Il vient vous présenter de nouveau son *placet*: vous répondez que vous êtes très-malade, *in extremis*, que vous avez une colique de *miserere*. Il est toujours là, planté devant vous sur ses *tibia*. Que faire? il faut le jeter par la croisée ou vous y jeter vous-même, *vire versâ*. Cependant l'inspiration vient *ex abrupto*: vous écrivez sur l'*album* un morceau extrait d'un *factum in octavo* quelconque, ou bien vous écrivez *currente calamo* une phrase latine telle que *Deo gratias*, et vous signez *LAMARTINE junior*.

L'importun reconnaît qu'il est mystifié, et se retire en disant son *mâ culpâ*.

C'est à peu près là tout ce qu'il est resté de cette langue du peuple-roi qui, pendant tant de siècles, a retenti dans l'ancien monde; ce sont là les seules épaves de ce naufrage immense où s'est englouti le superbe langage de Caton et de César, l'idiôme que Cicéron parlait au peuple assemblé sous les rostrs, que Virgile récitait à Livie, qu'Horace alignait dans ses spirituelles épîtres, que Tibulle modulait dans ses voluptueuses élégies. Ainsi, de tant de glorieux chefs-d'œuvre éelos sous un soleil fécond, de tant de monumens élevés par les historiens, par les poètes, par les philosophes, voilà ce qui survit au bout de huit ou dix siècles. — *Sud*.

VARIÉTÉS.

— Nos correspondances des provinces rhénanes sont pleines de détails sur les excentricités et les caprices de la reine Victoire pendant son séjour en Allemagne. Voici entre autres ce qui s'est passé à Brül. S. M. aime passionnément son cher prince Albert; elle en est même, dit-on, extrêmement jalouse. Un jour que le roi de Prusse donnait un grand dîner où assistaient beaucoup de princes, de grands-ducs, et notamment le prince Frédéric d'Autriche, Frédéric-Guillaume, qui tient essentiellement à l'étiquette, avait placé tous ces personnages suivant leur rang et dignité. Le mari de la reine, qui n'est pas roi, devait naturellement, eu égard à son simple titre de prince, se trouver à une des extrémités. La reine Victoire, blessée de ce qu'elle croyait être un manque d'égards pour le prince Albert, se leva furieuse de table, et courut dans son appartement se dépouiller de ses riches parures pour ne reparaitre qu'en toilette *négligée*. Le roi de Prusse, ne supportant point cet affront, leva la séance sur-le-champ.

Le peuple rhénan a été tellement blessé des manières légères et hautaines de la reine, lors qu'elle a traversé le pays, que l'association de la restauration de la cathédrale de Cologne

vent absolument lui renvoyer les 2,500 thalers qu'elle a donnés comme secours à cette basilique. (G. de Lorraine.)

— Il paraît certain que le prince Albert ne s'est pas montré plus fidèle aux conventions que son auguste épouse. A Mayence, par exemple, il a paru en redingote de voyage et en feutre gris devant la garnison en grande tenue; il a même osé passer, dans ce négligé de toilette, la revue des troupes.

Beaucoup d'officiers se sont abstenus de le saluer, et les observations sur son inconvenance ont été si générales, qu'elles ont été adressées directement au prince. Cependant, lors de son passage à Anvers, il a manifesté le même sans-façon, en paraissant sur le balcon du petit château avec son feutre gris et en costume de voyage à côté de Léopold, qui portait le grand costume de général belge et toutes ses décorations de gala.

Les troupes belges ont dû être peu flattées de voir leur roi en grande tenue, lorsque le prince Albert osait se présenter dans un tel négligé.

Démonstration des repealers.

Sur la route de Limerick à Cashel, dans le comté de Tipperary, M. O'Connell a reçu les hommages de la population. A trois milles de la ville, une députation nombreuse est venue au devant de lui, et un cortège s'est organisé. La population, portant des rameaux verts, précédait la voiture du libérateur, et la musique jouait des airs nationaux.

Arrivé à Cashel, M. O'Connell a reçu, à l'hôtel-de-ville, les adresses du pays. M. Hessemann, président des commissaires, en a lu une, et M. O'Connell a remercié en ces termes :

« Les sentimens qui viennent d'être exprimés ne m'étonnent pas; je suis que, comme moi, vous voulez la nationalité du pays, et quo, comme moi, vous ne vous reposerez qu'après l'avoir obtenue. Après sept semaines de délicieux séjour dans ces montagnes où je suis né; je viens ici, plein d'une ardeur nouvelle, vous redire les échos de ces montagnes chéries auxquelles j'ai appris à répéter mes sermens de fidélité éternelle à l'Irlande. (Applaudissemens.) Je viens vous demander, non plus du zèle, cela n'est pas possible, mais la persévérance qui seule peut assurer nos succès. Vous m'avez promis de nommer un représentant du rappel à Cashel, vous tiendrez votre parole.

Plusieurs voix : Certainement !

M. O'Connell : Merci mille fois, mes amis. Votre adresse m'anime et me redonne un nouveau courage; elle me fait voir combien il est nécessaire de faire le reste. Nous le ferons ! Hurrah pour la vieille Irlande, notre mère à tous ! hurrah pour le rappel !

Il a été ensuite donné lecture d'une adresse des ouvriers et des métiers de Cashel :

Moi aussi, a répondu M. O'Connell, je suis un ouvrier, et je suis fier de recevoir cette adresse de mes frères. Vos expressions trop flatteuses pour moi seront une nouvelle raison de continuer à consacrer ce qui me restera de force et de jours au but constant de mes efforts depuis un demi-siècle : le maintien des droits de l'Irlande et le rétablissement de ses libertés. (Applaudissemens.)

« Voilà l'ouvrage que nous nous proposons tous, mes frères : puisse Dieu bénir nos efforts et nous donner un parlement siégeant à Dublin, avec ses ailes étendues sur toute l'Irlande ! et à l'abri de ces ailes puisse-t-il nous être donné de voir prospérer et s'agrandir la patrie ! Oui, croyez-le bien, vous vivrez pour voir le

jour où se réaliseront ce qu'on appelait des rêves ! »

On a présenté au libérateur des enfans et des adultes qui étudiaient l'histoire d'Irlande. Une adresse de ces écoliers lui a été lue. Voici la réponse qu'il y a faite :

« Merci de votre adresse, mes enfans. Je ne puis pas, comme tout à l'heure je le faisais pour les ouvriers, me dire un des vôtres. Mais j'ai été des vôtres, j'ai été écolier comme vous. Mes enfans, on vous a vanté, trop vanté sans doute, mes services. Je veux vous dire un secret.

« Je suis d'une origine aussi modeste, aussi humble que qui que ce soit de ma classe sociale. Fils d'un propriétaire de la campagne, qui ne se distinguait ni par les jouissances, ni par les prétentions aristocratiques, sans faveur, sans autre assistance que celles de l'opinion populaire, je me suis élevé, j'ai été élevé par le peuple à une condition que des monarques pourraient envier, et que beaucoup voudraient atteindre en usant de leur pouvoir.

Pourquoi et comment cela s'est-il fait ? Seulement par la vertu de la persévérance, seulement par la volonté de réussir et de faire tout ce que je puis pour arriver à ce but ! »

Ce discours terminé, M. O'Connell est parti pour Doheny; une foule immense l'accompagnait dans les rues, au bruit de la musique du rappel.

— On écrit de Dublin :

« Jusqu'à présent nous avions l'espoir que le choléra des pommes de terre se serait arrêté du côté de l'Angleterre, sur les côtes du canal Saint-George. Malheureusement pour nous, le pays de Galles a été infecté, et la peste a franchi l'Océan. La voici en Irlande. En une nuit, tous les champs autour de Dublin ont été frappés. »

— Des nouvelles récentes du duché de Nassau annoncent que la maladie des pommes de terre a sévi à un haut degré sur toute son étendue. Les récoltes d'hiver ont, comme de juste, échappé au fléau; mais celles d'été sont presque entièrement perdues.

— Dans la nuit de lundi à mardi, un vol a été commis à Valenciennes dans l'église de Notre-Dame; la statue de la Vierge a été dépouillée des dentelles et des bijoux qui l'ornaient. Le voleur n'a pas même fait grâce aux balles d'argent qui avaient été déposées par les joueurs de Valenciennes. Un individu qu'on a trouvé mardi matin endormi dans l'église, au moment de l'ouverture des portes, a été arrêté sous la prévention de ce vol.

Un journal de Marseille confirme que le pape Grégoire XVI a envoyé aux incendiés de Smyrne un secours vraiment digne du chef de l'Église; il leur a fait parvenir une somme de 200,000 piastres turques (environ 48,000 fr.). Qu'il est douloureux pour notre amour-propre national de n'avoir à enregistrer chez nous, depuis fort long-temps, aucun acte de générosité comparable ! D'illustres voyageurs auraient eu, il y a quelques jours, bien des occasions de mettre en pratique la libéralité qui leur est sans doute naturelle; mais les intendans de la liste civile sont trop économes pour laisser l'argent circuler hors d'une caisse princière. Cette caisse est si pauvre, disent-ils ! Comme si une aumône vraiment royale avait à hésiter devant une grande infortune !

— On écrit des bords du Rhin que le prix des pommes de terre a haussé de 50 pour 100, qu'il est probable que le gouvernement prussien prohibera momentanément l'exportation de cette denrée.

— On écrit de Caen :

« La pêche du hareng offrira cette année des résultats satisfaisans. La plupart des bâtimens employés à la faire ont regagné leurs ports d'armement avec de bons chargemens. Le poisson, de forte dimension, est, en outre, de qualité supérieure.

— On compte actuellement sur les côtes de la Plata 32 navires de guerre étrangers portant 648 canons et 5,400 hommes, et notamment 10 navires français portant 282 canons 2,230 hommes; l'Angleterre y avait aussi 10 navires, mais ils n'étaient armés que de 138 canons; le Brésil en avait 8 et 147 canons.

— Les bouchers et les charcutiers de Bruxelles, enhardis sans doute par les cris de disette et presque de famine que plusieurs journaux jettent à l'envi les uns des autres, viennent d'augmenter le prix de la viande de boucherie et celui du porc.

— Les journaux irlandais assurent que, sauf quelques légères exceptions, la récolte des pommes de terre sera très-abondante dans toutes les provinces d'Irlande. Les nouvelles reçues le 11 à Londres, des différens comtés de l'Angleterre, tendent à dissiper un peu les alarmes qu'avaient fait concevoir les avis des jours précédens. Dans plusieurs localités, les pommes de terre, qui paraissaient atteintes du mal régnant, semblent reprendre la santé. En général, il y a amélioration dans l'aspect de la récolte en Angleterre.

Honnête vagabond.

Un vieillard de 62 ans, nommé Gasc, a comparu aujourd'hui devant le tribunal correctionnel. Sa figure respire l'honnêteté et ses habits, quoique délabrés, sont d'une propreté remarquable. Il était prévenu de vagabondage.

M. le président : Vous n'avez pas d'asile, vous ne travaillez donc pas ?

Le prévenu : Hélas ! Monsieur, je n'ai plus mes yeux; à peine si j'y vois.

M. le président : Vous avez été arrêté en état de vagabondage ?

Le prévenu : Je n'ai pas été arrêté; c'est moi qui ai été trouver un sergent de ville et qui lui ai dit : « Monsieur le sergent de ville, si vous voulez m'arrêter, vous me feriez bien plaisir, parce que je voudrais aller au dépôt de Villers-Cotterets. »

M. le président : Vous avez déjà été condamné pour le même fait à un mois de prison, au mois de juillet dernier ?

Le prévenu : C'était encore moi qui m'avais fait arrêter pour aller à Villers-Cotterets; au lieu de cela on m'a mis en prison... Cependant j'avais bien dit au sergent de ville de ne m'arrêter que pour aller à Villers-Cotterets. Ça n'est pas bien à lui de m'avoir trompé.

M. le président : Vous êtes sorti de prison au mois d'août; combien de tems s'est-il écoulé avant qu'on vous arrêtât de nouveau ?

Le prévenu : Trois jours, Monsieur le président.

M. le président : Comment avez-vous vécu pendant ces trois jours-là ?

Le prévenu : On m'avait donné quarante sous chez M. l'abbé Montès.

M. le président : N'avez-vous pas aussi eu recours à la charité publique ?

Le prévenu : J'ai demandé à un monsieur, mais je le connais un peu. Je ne me suis décidé à demander qu'après avoir parcouru tout Paris pour trouver de l'ouvrage; je voulais même entrer dans une fabrique de blanc de céruse, dans l'espoir d'y mourir vite; mais on m'a trouvé trop vieux, trop médiocre, trop déjeté.

M. le président : Consentez-vous à être jugé pour mendicité ?

Le prévenu : Faites comme vous voudrez, Monsieur le président ; pourvu que vous ne me condamnerez n'importe comment, ça ne fera plaisir si vous m'envoyez à Villers-Cotterets.

Gasc a été condamné à vingt-quatre heures de prison, et le tribunal a ordonné qu'à l'expiration de sa peine il serait conduit au dépôt de mendicité.

— On assure que le gouvernement anglais va augmenter considérablement les troupes qui tiennent garnison dans ses possessions du nord de l'Angleterre.

— Un certain nombre de vaisseaux anglais se sont rendus au Mexique pour y prendre des lettres de marque.

(The Globe.)

Le Veau d'or.

Tout le monde le répète, c'est une parodie du système de Law. On a peu à peu détruit tous les autres mobiles ; un seul mobile reste, l'amour de l'argent. Dans le *statu quo* soporifique des hommes et des choses, pour qui et pour quoi voulez-vous qu'on se passionne ? Rien ne marche, tout languit, et il n'y a pas de place pour un sentiment un peu vil. On trouve largement à disposer de son mépris ; mais que faire de son amour et de sa haine ? Que le ministère reste ou s'en aille, c'est tout un ; M. Guizot vaut autant que M. Thiers, nous voulons dire que M. Thiers vaut aussi peu que M. Guizot. Au dessus de l'un comme au-dessus de l'autre, vous trouvez toujours le système avec les mêmes grandeurs et les mêmes gloires. C'est ainsi que, tout autre idéal manquant, l'argent devient un idéal, lâche et honteux idéal ! et que l'époque se ruc avec une incroyable impétuosité sur le terrain mouvant de l'ngiotage.

Vendre, acheter, gagner, jouir, voilà en quatre mots l'histoire du moment. Il n'y a plus d'argent à Paris pour les entreprises utiles ; l'hypothèque en appelle en vain ; mais l'argent est prêt pour toutes les entreprises aléatoires. On se dispute des valeurs fictives, des actions de chemins de fer qui ne sont pas encore commencés et jusqu'à des promesses, c'est-à-dire des ombres d'actions. La bourse, cet ignoble carrousel de l'ngiotage, regorge de poursuivans de la fortune, et l'on y revoit quelques-unes des scènes de la fameuse rue Quincampoix. Le maître y couloie son valet, qui, pour venir spéculer sur les chemins de fer, a déserté l'antichambre, et l'on reconnaît plus d'un trait de cette époque de la régence où jansénistes, molinistes, seigneurs, filous, laquais, courtisans, se heurtaient et négociaient sans étonnement dans une fraternelle cohue, et où un bossu gagna une fortune en prêtant son dos en guise de pupitre à ceux qui voulaient signer des transferts. Les choses en sont presque à ce point à Paris à l'heure où nous parlons. Mayeux, l'ignoble Mayeux, deviendrait un Apollon s'il avait, comme on dit, du Nord dans son portefeuille, et il y a des géants qui envieraient presque la taille de Tom Pouce, pour se glisser dans le manchon de Mme Dumon, et arriver ainsi jusqu'au très-haut et très-puissant ministre des travaux publics.

Quel remède apporter à cela ? Un remède à la fois bien simple et bien efficace. Qu'il y ait une opposition vraiment nationale, qui ait une route tracée, un but marqué, et qui fasse chaque jour un pas vers ce but ; qu'on lève dans ce pays le drapeau d'une politique vraiment française, et l'on verra si nous sommes un peuple d'ngioteurs ou un peuple d'initia-

teurs, et si la passion des grandes choses n'est pas plus forte en France que la passion de l'argent. C'est aux royalistes à donner l'impulsion à ce beau mouvement. La France ressemble en ce moment à un fleuve qui, arrêté par un obstacle imprévu, a répandu dans la plaine ses eaux qui, en devenant stagnantes, commencent à croupir et à empoisonner l'air de mille exhalaisons fétides. Pour sécher les marais pontins de la Bourse, qui tuent la probité publique et privée, et asphyxient les intelligences et les cœurs, donnez-nous quelques rayons du soleil de la gloire ; ouvrez dans la situation européenne un lit large et profond à ces lacs qui dorment, immobiles, et l'événement nous prouvera qu'après tout, comme le disait le duc de Fitz-James à Londres, la France est toujours la noble France. C'est la politique basse et honteuse de Dubois qui précipite, à l'époque de la régence, notre nation dans les convulsions fiévreuses de l'ngiotage ; nous sommes alternativement gouvernés, depuis quinze ans, par MM. Guizot et Thiers : étonnez-vous après cela que nous revoyions les mauvais jours du système de Law.

(Mode.)

SANGSUES. — Il se fait annuellement en France une consommation d'environ 45,750,000 sangsues, déduction faite de celles qui périssent et sont remplacées par celles qui servent deux ou trois fois. Ce qui coûte aux consommateurs en moyenne : *Argent versé*, à raison de 40 fr. le cent, 18,300,000 fr. *Sang tiré*, à 10 grammes seulement par sangsue, 457,500 kilogrammes, ou bien 4,575 hectolitres.

PROJECTILE. — M. Billotte, capitaine de corvette, a inventé un système de projectile dont voici les propriétés destructives : Le projectile est creux et rempli d'une matière inflammable. Un boulet de cette nouvelle espèce lancé dans les flancs d'un navire y cause d'abord, non un simple trou comme font les boulets ordinaires, mais une large déchirure, car il éclate en entrant dans la muraille. A la suite de l'explosion, se répand la matière en combustion, et il est impossible de l'éteindre, de sorte qu'un bâtiment ainsi atteint ne peut échapper à l'incendie. Le système de M. Billotte s'applique également aux obus et aux grenades.

PRIX DU FER. — Il augmente partout en Europe. Les rails qui se vendaient, il y a deux ans, 190 à 200 fr. la tonne en Belgique, valent aujourd'hui 290 à 300 fr. La hausse, en Angleterre, a été de 50 à 60 p. 100, et si la fabrication du fer ne prend pas bientôt des développemens extraordinaires, les prix devront encore s'élever. Chaque mille de rail-way exige, pour les rails, coussinets, locomotives et wagons environ 508 tonnes de fer. En supposant que les nouvelles lignes votées ou à voter, et qu'il faudra terminer en quatre années, représentent six milles en étendue, soit 9,655 kilomètres, elles demanderont 3,800,000 tonneaux de fonte, 3,000,000 de tonneaux de fer, ou 750,000 parannec. Partout où l'on établira le système atmosphérique, la quantité de fer à fournir s'accroîtra de 50 p. 100.

Délits.—Crimes.

La police de Nantes a fait des perquisitions dans tous les magasins de nouveautés de cette ville, et elle a saisi pour plus de 7,000 fr. de dentelles qui n'avaient pas acquitté les droits des douanes.

— Un employé des douanes, à Bousbecques (Nord), a été arrêté par ses camarades, au moment où il introduisait en France pour 6,000 fr. de dentelles cachées sous sa blouse.

— Hier, un homme bien mis, venu un cabriolet et accompagné d'une malle fort lourde, loua une des plus belles chambres d'un hôtel du passage Dauphine et commanda un déjeuner pour lui et trois amis qu'il attendait. On le servit dans sa chambre, selon son désir ; mais, au bout de quelques instans, le nouveau locataire descend et s'impatiente de ce que ses amis n'arrivent pas. Il sort pour aller les chercher ; mais il tarde à rentrer, et le maître d'hôtel, étant monté dans la chambre, reconnaît que cinq couverts d'argent avaient disparu avec le voleur qui, en revanche, avait laissé en gage sa malle pleine de charbon de terre.

— Il paraît que certains curieux qui visitent le cabinet d'histoire naturelle de Madrid ont une excessive passion pour les objets qu'il renferme. Beaucoup de ces objets, des plus importants, ont été volés ces jours derniers. La salle de minéralogie a surtout beaucoup souffert ; on a enlevé un lingot d'or, pesant 6 kilogrammes.

— Il s'est montré, sur les frontières d'Espagne, une nouvelle bande de trabauciers, parmi lesquels il y a, dit-on, un grand nombre de joueurs qui, ruinés au jeu, cherchent maintenant des ressources dans le crime.

Cette bande est divisée en trois brigades ; elle s'est dirigée dernièrement sur le village de Barbens pour enlever un riche propriétaire et lui faire payer une rançon de 2,000 écus d'or. Le commandant de la force armée, prévenu à temps, déjoua le projet de ces bandits ; mais les troupes mises à leur poursuite n'ont pu les atteindre. Elles les ont rejetés sur la frontière française, où ils sont cachés, dit-on, dans les bois de Palau.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 8 NOVEMBRE, 1845.

Histoire de la semaine.

C'en est fait ! nos beaux jours sont passés ; le vieux mois de novembre, avec sa voix gémissante et lugubre, ses vents criards et tristes, son ciel nébuleux, ses pluies glacées et monotones, ses humeurs noires et ses diables-bleus, nous est venu, accompagné, comme toujours, d'orages, de tempêtes, et de brumes épaisses, que les navigateurs redoutent et que tout le monde déteste, si ce n'est nos bons amis, les Anglais et les Ecossais, qui retrouvent, dans notre température humide d'aujourd'hui, les souvenirs si doux de la patrie, (*Scotch mist and London smoke.*)

A cette période avancée de la saison, Montréal prend une apparence toute frileuse ; elle se prépare à l'hiver qui arrive à pas de géant ; l'hiver, que l'opulent ne craint pas et qu'il attend avec impatience, parcequ'il lui apporte de nouveaux plaisirs, qu'il change ses amusements, qu'il varie ses jouissances, et qu'il les fait goûter plus que toutes les autres saisons, mais que le pauvre redoute et qu'il voit venir avec terreur, parce qu'il apporte le froid à sa femme et à ses enfants, qu'en même temps il suspend l'industrie et le travail, et augmente la faim et l'appétit. Les voyageurs et les étrangers retardataires, ou que leurs affaires retenaient encre à la ville, se hâtent de partir et de rentrer chez eux.

Chacun dit adieu ! pour six longs mois, à la nature, à la campagne, à ses courses, à ses excursions, à quelques parties favorites, à quelque village bien-aimé du sol natal ; le chasseur dit adieu à la montagne, aux forêts, aux îles, témoins de ses hauts faits et de son adresse, et suspend son bon vieux fusil aux parois de sa maison ; l'amateur de la pêche, à sa barque, au lac, à la rivière, où il passa de si agréables instants mêlés d'attente et d'anxiété. L'amateur de courses, le sportsman pur sang regrette les jours du turf, des paris et de la hamboche sous toutes les formes, en attendant que la raquette et les courses au trot viennent réchauffer et activer sa pauvre existence, si vide d'émotions quelconques autres que celles du sport. L'industrie va terminer sa campagne de construction, d'édification, de démolition et de badigeonnage. Les marchands de la campagne et du Haut-Canada terminent leurs achats d'automne, et les affaires de la saison vont se clore dans quelques jours. Chacun se cabane, voit si son nid est bien clos, bien chaud, bien confortable, achète sa provision de bois, monte ses poêles et ses doubles chassés, et attend la bise. Les vaisseaux d'outre-mer désertent notre port et se sauvent déjà bien vite de peur des récifs, semés dans le golfe, qui sont la terreur des navigateurs, et pour cause. Les goélettes et les barques arrivent, les unes chargées de bois, et les autres d'huîtres.

Nous apprenons que l'ouragan de dimanche à lundi a été tout-à-fait désastreux. Plusieurs vaisseaux, partis de Québec pour l'Angleterre, ont été obligés de rebrousser chemin, d'autres qui montaient dans le golfe, ont éprouvé des avaries et ne pourront continuer leur route, ou seront obligés de prendre leur chargement aux ports d'en bas. La *Queen*, qui était au quai à Québec, a été malheureuse, le vent a brisé un de ses tuyaux, et emporté une de ses ailes. Ce steamer est monté à Sorel et en a fini pour la saison. Le *Montréal*, qui portait la malle de samedi soir, ne put aborder à son quai, dimanche matin, en conséquence du gros vent, et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'on put mettre la malle à terre. C'est à cette tempête, sans doute, que nous sommes redevables de l'absence des steamers de la malle et de l'opposition, lundi, mardi et mercredi, dans notre port. C'était clore la navigation par trop à bonne heure. Il faut dire que les deux lignes de steamers, que nous avons, ont été, cette année, tout-à-fait malencontreuses. Depuis trois mois, les meilleurs d'entre eux ont été tour à tour plus ou moins endommagés, et, depuis quinze jours, ils l'ont tous été sans exception, si bien qu'à l'heure qu'il est, le *Québec*, le *Lord Sydenham*, la *Queen* et le *Rowland Hill*, ne marchent pas. Nous ne pouvons dire si c'est dû à l'opposition ou non, mais il nous semble que l'esprit de concurrence et le plus ou moins d'excitation qu'il amène toujours à sa suite, a fait abandonner les soins prudents qu'il faut à tous steamers, et est la cause de cet état de choses. Le public souffre et ne dit mot, le bonhomme qu'il est.

Le *Colodonia*, parti de Liverpool le 19 octobre, est arrivé à Boston le 3 novembre après un passage de 15 jours. Les nouvelles et surtout les *dépêches* au gouverneur-général, apportées par ce steamer, ne laissent pas d'être d'une importance majeure. Les affaires diplomatiques, qui se transigeaient à Londres, nous a dit un monsieur qui en arrive, étaient d'un si haut intérêt pour les puissances de l'Europe, qu'il était parti de la capitale, pendant une semaine, treize courriers extraordinaires de l'ambassade de Russie, ce qui prouve, au moins, que l'empereur Nicolas aime à savoir ce qui se passe sur les bords de la Tamise. Des dépêches du département de la guerre (*Horse Guards*) sont arrivées en cette ville, adressées au commandant des forces. Les instructions sont positives, suspendant et défendant, jusqu'à nouvel ordre, les permis d'absence (*leave of absence*), et plusieurs officiers se disposant à partir pour l'Angleterre, ou déjà en route, ont rejoint leurs régiments. Ces circonstances jointes à l'activité qui se déploie en ce moment, en Angleterre et en Canada, sous un point de vue militaire, les immenses travaux qui se font dans les arsenaux et dans les chantiers de la marine, et les constructions et fortifications qu'on érige dans plusieurs parties de la colonie, commencent à nous faire croire qu'il se prépare quelque chose de *neuf*, ou bien plutôt quelque chose de *chaud*. Dans plusieurs ports de la Grande-Bretagne, le gouvernement a ordonné que des frégates à vapeur de première classe fussent prêtes pour un certain temps déterminé, suivant la teneur des contrats, avec injonction expresse d'exiger la pénalité entière imposée aux contracteurs en cas de non exécution au temps dit.

La question toute simple qui se présente, à la pensée de tous ces préparatifs, est celle-ci : pourquoi se battre ? Ceux qui croient savoir, vous diront, en vous montrant l'océan ; vous avez entendu parler sans doute d'une contrée lointaine peuplée de forêts et de bêtes féroces, eh ! bien, cette contrée nous appartient et la confédération Américaine, qui veut tout accaparer en Amérique veut l'engloutir dans ses immenses limites ; de l'autre côté le frère Jonathan vous dira, lui : cette vallée de l'Orégon, nos enfans y sont allés un matin et la trouvant fertile et inhabitée, ils ont mis la cognée aux pieds de l'arbre et à la sueur de leur front, ils ont élevé leur cabane sur cette terre hospitalière, et aujourd'hui on veut les déposséder. Vous remarquerez en passant que les deux parties n'ont pas plus de titres l'une que l'autre aux possessions en litige, si ce n'est que l'une ou l'autre a passé peut-être dans ces prairies par hasard, du tems du roi Dagobert. Eh ! bien pour et à cause de ces quelques cents acres de terre, non défrichées, situées presque aux extrémités de ce continent, où il n'y a encore rien à avoir, rien à faire, que le commerce ou l'industrie n'a pas encore exploitées, ni fécondées, que des milliers de particuliers en Angleterre peuvent acheter individuellement

avec la moitié de leur fortune privée ; pour ce territoire, disons-nous, dont le nom ne nous est parvenu qu'hier par accident ; deux des plus grands peuples de la terre vont tirer leur épée de combat, et se détruire à qui mieux mieux ; des villes seront brûlées, des armées massacrées et quand on sera fatigué de s'entre-tuer, de se détruire, de massacrer et de pillages, la paix sera conclue comme toujours à l'avantage des deux parties belligérantes, mais pendant la guerre l'industrie est suspendue, le commerce arrêté, l'agriculture négligée, et comment donc vivront en Angleterre ces milliers de pauvres qu'on peut à peine nourrir pendant la paix ? Comment pourra-t-on contenir la fureur indocile des classes inférieures ? Pourra-t-on faire des soldats, de plusieurs millions d'hommes ? Qu'en fera-t-on donc ? Ce sont là de graves questions qui, selon nous, feront penser et réfléchir deux fois les hommes d'état de la métropole avant de les laisser aller à des idées martiales.

D'ailleurs les progrès de la civilisation, à notre avis, ont décrédit entièrement la pensée de la guerre. L'esprit des peuples, est à la paix, essentiellement industriel et ayant en vue uniquement le bien-être matériel ; la pensée d'aujourd'hui, des populations civilisées tend à l'amélioration, le perfectionnement de l'humanité. Un moment de mauvaise humeur diplomatique, une susceptibilité fatiguée de patience, et mille circonstances peuvent, il est vrai, amener une rupture, voir même, une déclaration de guerre. On se battra pendant quinze jours ou un mois, et il pourrait bien y avoir du dégât, car comme dit souvent le duc de Wellington, ce ne sera pas une petite guerre que fera l'Angleterre en ce moment ; nous admettons cela, mais ça ne durera pas ; encore une fois l'esprit des temps est à la paix, au commerce à l'industrie, et la guerre est passée de mode. Ceci est si vrai, qu'en comparant les choses d'aujourd'hui et celles d'hier, on voit toute la différence. On se serait battu mille fois, il y a un siècle et même il y a 50 ans, pour de bien plus frivoles sujets de différends, que ceux qui agitent la diplomatie actuelle en Europe et en Amérique.

Puisque la guerre est un si mauvais rêve, une chimère, une folie, une vieille défroque usée dont le clinquant ne peut plus séduire, que les gens ruinés, et les mauvais sujets, qui n'ont pas de place dans une société bien organisée, puisque la gloire des combats est quelque chose de vaporeux, d'idéal qui n'a plus de prise sur des esprits positifs comme les nôtres, soyons donc tranquilles, et constations comme à l'ordinaire, la marche des progrès dans nos rangs, et ces mille petits riens qui remplissent notre pacifique existence et l'histoire de la semaine.

Les huîtres sont arrivées ! non pas les huîtres de New York fades et sans goût, mais les huîtres d'en bas, de par chez nous, de Caraquet, de Cocagne, bouetouches et autres, avec une petite odeur de salin, délicieuses, ex-

cellentes. Les huitres sont arrivées ! ces mots ont retenti d'un bout de la ville à l'autre, et ont trouvé un écho dans toutes les bouches des épiciers et des bons-vivants, qui se sont empressés de leur faire un accueil convenable. Savez-vous, habitans de Montréal, Dames et Messieurs, qui, aux premiers jours de l'automne, trouvez les jours très courts et les soirées très longues, qui vous ennuyez, faute de sociabilité, de bonne compagnie au coin du feu, savez-vous ce que faisaient autrefois et ce que font encore nos bons amis de Québec, en pareilles circonstances ? Ce qu'ils faisaient, le voici : Les huitres sont arrivées, disait l'un, il faut s'amuser, il faut passer agréablement nos soirées, le temps est triste et sombre, amusons-nous ; j'invite quelques amis ce soir pour manger des huitres, viendrez-vous nous joindre et en ferez-vous autant dans quelques jours ? Volontiers répondaient les autres.

On improvisait un parti d'huitres, le plus gai, le plus bruyant, le plus amusant, le plus réjouissant, le plus joyeux de tous les partis connus et possibles. La société était aimable, simple et heureuse, le temps fuyait sur l'aile du plaisir ; on ne faisait pas alors comme aujourd'hui des économies pendant six mois pour éblouir, étonner, faire tomber son monde de haut à la vue de la magnificence, du luxe, du faste et de l'éclat déployés un certain soir du seul grand bal qu'on veut bien nous donner pour sa propre gratification. chaque hiver, et pour faire dire aux gens : Dieu ! le beau bal, la brillante soirée de M. un tel, comme c'était chicard, comme c'était chose, etc. Donnez-nous plutôt le bon vieux temps, le laissez-aller d'autrefois, et les fins partis d'huitres de nos bons amis de Québec.—Avis aux lecteurs.

Nous remettons à une autre feuille, quelques remarques sur les sociétés littéraires de cette ville et particulièrement sur l'Institut Canadien, qui a bien voulu nous adresser les réglemens de sa constitution, et que nous remercions pour cette marque d'attention.

Nous accusons réception du message de Son Excellence le Gouv. Génl., avec les rapports sur l'Exploration Géologique de la Province du Canada.

Mariages.

A Berthier, le 5 du courant, par le révérend messire Gagnon, curé, Mr. G. Hypolite Chériot, du Bureau des Terres de la Couronne, à Demoiselle Marie Caroline Decouagne, fille aînée de François Decouagne, écuyer, de Berthier.

En cette ville, le 30, par le révd. M. Wilkes, W. A. Wilkes, éc., marchand, à Delle Ellen, fille aînée de John Birks, éc., rue St. Paul.

A Charlesbourg, par Messire Trudelle, M. Jacques Trudelle, à Delle Marie Marguerite Renauld, fille de J. Bre. Renauld, écuyer.

A St. Grégoire, le 27, par Messire Harper, Ed. Prince, fils de Joseph Prince, éc., à Delle Louise Richard, fille d'Augustin Richard, écuyer, du même lieu.

Le même jour, par Messire Harper, Ulbrique Béliveau, éc., de Bécanour, à Delle Delphine, 3ème fille de Joseph Prince, éc., de St Grégoire.

A Berne, (en Suisse) le 13 sept., Arthur T. Cunningham, major du 3e régiment, à Kraues Elizabeth, fille aînée de sir Henry Hardinge, gouverneur général des Indes.

A St. Mathias, le 5 du courant, par Messire Brien, Robert-George Moorhead éc., médecin de St Grégoire de Monnoir, à Delle Emilio Davignon, de St. Mathias.

Deaths.

A Coteau Baron de cette ville, le 30, Duncan, enfant de Duncan Fisher, éc., C. R., âgé de 4 ans.

En cette ville, le 31, Dame Margaret McCully, épouse de M. John Thompson, âgée de 52 ans.

En cette ville, le 28, M. James Coward, savonnier, âgé de 52 ans.

En cette ville, le 29, Dame Marie Renaud, veuve de M. Pierre Brien-Durocher, âgée de 51 ans.

En cette ville, le 3, Dame Mary Munson, épouse de Duncan McDonald, écuyer, ci-devant capitaine du 14e régiment, âgée de 48 ans.

En cette ville, le 25, Delle Eliza Foot, fille de feu F. R. Foot, écuyer, en son vivant député commissaire général en Chine.

En cette ville, le 5, M. John Hondlow, âgé de 36 ans.

A Sorel, le 1er, Thomas, 2d fils de M. Thomas Sawtell, marchand, âgé de 4 ans.

A Coteau du Lac, le 26, Dame Angélique Catherine D'Aillebott, veuve de feu Alexander Wilson, éc., âgée de 61 ans, et très regrettée de ceux qui en ont l'avantage de la connaître.

A Québec, le 30, Dame Margaret O'Neil, épouse de M. R. C. Todd, âgée de 35 ans.

PETITES AFFICHES.

Société des Amis.

L'ELECTION DES OFFICIERS de cette Société, pour le semestre prochain, aura lieu **VENDREDI**, le 25 novembre courant.

P. L. M'DONELL,
Sec. Arch. S. A.

Montréal, 8 novembre, 1845.

V. BRASSART,
Professeur de Clarinette,
ÉLÈVE DU CÉLÈBRE STRADIO,

Ex-Professeur du Prince de Chimay, en Belgique.

RECEMMENT arrivé en cette ville, a l'honneur d'informer les amateurs de la **MUSIQUE VOCALE et INSTRUMENTALE** qu'il est prêt à faire des **ELEVES**, soit pour la **Musique Vocale**, pour la **Clarinette** ou pour former des **BANDES MUSICALES**. Il ira donner des leçons à domicile. S'adresser, rue St. Constant, No. 150, faubourg St. Laurent, maison de M. JOHN RAFTER, 4ème porte en montant la rue.
Montréal, 8 Novembre.

LE BUREAU
DE
LA REVUE CANADIENNE

VIENT D'ÊTRE
TRANSPORTÉ
Au No. 15, Rue St. Vincent,
Porte voisine de la *Minerve*.

LOUIS O. LETOURNEUX,
AVOCAT,
A transporté son Etude au No. 15, Rue St. Vincent.

LE DOCTEUR VALLÉE,
No. 59,
Grande Rue St. Laurent,
CHEZ JOSEPH VALLÉE, ÉC.

A VENDRE
A CE BUREAU,
Le premier volume de la
REVUE CANADIENNE,
élégamment relié,
Prix 15 chelins.

M. Tardiff est chargé de l'agence de la Revue de Législation et de Jurisprudence et de la Revue Canadienne, à Québec.

Revue de législation et de jurisprudence.

LE soussigné donne avis aux souscripteurs et collaborateurs à la *Revue de législation et de jurisprudence*, que MM. LELIEVRE ET ANGERS, avocats, sont les Rédacteurs-Correspondants de la *Revue*, à Québec, et qu'ils recevront et nous feront parvenir, à Montréal, tous manuscrits destinés à la publication.
L. O. LETOURNEUX.

Montréal, 19 septembre 1845.

Bureaux à louer.

UN appartement consistant en trois chambres spacieuses dans la maison vis à-vis l'hôtel du Canada.

S'adresser à
L. O. LETOURNEUX.
Montréal, 4 oct. 1845.

BUREAU D'AGENCE.

LE Soussigné informe respectueusement ses amis et le public qu'il est prêt à se charger, à son bureau No. 31, rue St. Gabriel, de toutes les affaires, que voudront bien lui confier les personnes qui ne peuvent les gérer elles-mêmes, pour cause d'absence, de maladie, ou autre. Il agit comme Syndic dans les faillites, comme arbitre, &c. &c.
27 sept. P. L. LETOURNEUX.

ÉCOLE COMMERCIALE,

A 10s. PAR MOIS.

Adater du 7 du courant, tous les soirs, excepté les dimanches et fêtes, de 5½ heures à 8½ heures, dans la Classe No. 3, de la Grande Ecole des Frères ; (entrée : Rue Vitré, No. 1.) avec l'autorisation du Séminaire, je donnerai à la jeunesse Canadienne française, un **COURS d'Anglais**, de Calcut Usuel, de Tenue des Livres, etc., etc., proportionné à la force et aux désirs des élèves et des parents, chez lesquels je pourrai donner aussi des leçons particulières de plusieurs langues et autres branches d'instruction.
H. L. SHARING,
de Londres.

3 juillet.

DR. D'ORSONNENS.

Seconda porte à gauche sur la rue St. Louis, à son encoignure avec la rue Sanguinet.

CHARLES DE BOUCHERVILLE,
Docteur en Médecine,
RUE SANGUINET, No. 25
FAUBOURG ST. LAURENT.

Académie Commerciale.

LUNDI, 8 Septembre, Mr. SHARING de Londres, ouvrira à Notre-Dame de Bon Secours à gauche de l'Eglise, une Ecole principalement destinée à la jeunesse désireuse d'étudier pour le commerce. — Les Classes auront lieu tous les jours, (dimanches et fêtes exceptés) le matin de 9 à 10½ heures, et le soir de 2 à 4½. On y enseignera surtout l'Anglais, la Géographie et l'Histoire, le calcul et la tenue des livres, le dessin linéaire et autres connaissances désirées par les élèves et possédées par le maître.

On n'y recevra aucun élève qui n'ait fait sa 1re. communion.

Prix 10 chelins par mois

Au 1er Octobre Mr. S. commencera en faveur des jeunes gens déjà dans les affaires un cours accommodé à leurs désirs qui aura lieu dans le même emplacement de 7 à 9 heures du soir, les Lundi, Mercredi et Vendredi.

Mr. S. fera tous ses efforts pour répondre à la haute confiance des MM. du Séminaire et des autres intéressés.

L. BOYER,
DOCTEUR EN MÉDECINE,
34 Rue St. Denis.

Chs. J. COURSOL,
Avocat,
Coin des Rues Ste. Vincent et Ste. Thérèse.

O BEAUCHEMIN,
RELIEUR,
25, Rue St. Gabriel, près du Canada Hotel.

Prospectus
DE LA
SOCIÉTÉ MUTUELLE DE CONSTRUCTION DE MONTRÉAL.

Incorporée par acte du Parlement.

DIRECTEURS.

M. CASTLE, Ecr.
J. T. BRONGEEST, Ecr.
J. M. THOMAS, Ecr.
JOHN LEEHING, Ecr.
ROBERT SCOTT, Ecr.

JOHN T. BADGLEY, Trésorier et Secrétaire
GEORGE GRUNDY, Assistant-Secrétaire.
W. N. CRAWFORD, Notaire Public.
WILLIAM SPEARS, Inspecteur.

Actions de £100 et chaque souscription mensuelle de 10s. par action. Mise d'entrée, 2s. 6d. par action.

LE but de cette société est de permettre aux individus de placer leurs épargnes dans l'achat ou l'érection de bâtisses.

Un locataire dans l'espace de dix années paie à son propriétaire, en loyers, une somme égale à la valeur de la maison qu'il occupe, et cependant à l'expiration de ce temps, il n'a aucun intérêt dans la propriété. Mais en devenant membre de cette société, il peut acheter ou bâtir une maison par le moyen d'une avance ou prêt qui lui est fait dans ce but et pour cet objet, lequel prêt est repayable par versements mensuels, qui ne sont que peu de chose, s'ils sont plus considérables, que le loyer qu'il serait autrement obligé de payer, avec cet avantage qu'il devient propriétaire en dix ou douze ans, et fréquemment en bien moins de temps.

Le fonctionnement de la société est comme suit : chaque membre paie une souscription mensuelle de dix shillings pour chaque action de £100 qu'il a prise ; ainsi celui qui possède une action peut emprunter ou acheter £100 et celui qui a pris cinq actions, £500, et ainsi de suite, en proportion du nombre d'actions qu'il possède. L'argent que la société aura à prêter, sera offert tous les mois au concours, et alors chaque membre aura l'occasion d'acheter jusqu'au montant de ses actions.

L'emprunteur ou l'acheteur, avant de recevoir le montant, doit déposer les particularités de ses sûretés, qui seront examinées et visitées par l'Inspecteur, qui fera aussi l'investigation des titres, et si tout est satisfaisant, l'argent est avancé, chargé toutefois au taux de six pour cent par an. Si l'emprunteur désire bâtir, l'argent lui est avancé selon et suivant les progrès de la bâtisse.

La plus grande sécurité et protection contre tout risque est ainsi offerte aux capitalistes en autant qu'aucune autre sûreté que celle des biens de fonds du des bâtisses ne sera reçue.

(Toute sûreté personnelle, quelque bonne qu'elle soit sous tous les rapports, ne sera prise dans aucun cas), mais le grand objet préliminaire de cette Association, est de procurer aux individus qui ont peu de revenus et des revenus limités, les moyens par lesquels ils puissent placer une partie de leurs épargnes, d'une manière sûre, avantageuse et profitable, et d'offrir à ces classes des motifs qui peuvent les exciter à des habitudes industrielles et d'économie, dans l'espérance de pouvoir, avec leurs épargnes, se procurer pour eux-mêmes et leurs familles, de confortables maisons.

En conséquence de la période avancée de la Session pendant laquelle cette société a obtenu son acte d'incorporation, les livres de la Société ne pourront être ouverts pour la transaction des affaires, avant le premier Octobre prochain. Mais les personnes qui désireraient profiter des avantages qu'elle offre peuvent se procurer des copies de l'Acte d'incorporation et des règlements de l'Association en s'adressant à Wm. N. Crawford, cœleur, Notaire Public, rue St-Gabriel, qui recevra aussi les noms de ceux qui désirent devenir souscripteurs.

Avis.

Pour la commodité des souscripteurs à la Société Mutuelle de Construction, et autres personnes, le soussigné a ouvert un **LIVRE DE RÉFÉRENCE** ou **MÉMORANDUM** des particularités, des lots venants ou à vendre dans cette ville et ses environs. Les avantages de cette méthode, et pour le vendeur et l'acheteur, sont évidents et ceux qui désirent disposer des terrains, lots de terre, &c., sont respectueusement invités à fournir les descriptions, prix, &c., de leurs biens-fonds à

W. N. CRAWFORD, N. P.
No. 25, Rue St. Gabriel.

Mai 12.

PROSPECTUS
DE LA
REVUE de LEGISLATION
ET DE
JURISPRUDENCE.

REDACTEURS :

A Montréal, { MM. LOUIS O. LE TOURNEUX
et JOSEPH U. BEAUDRY.

RÉDACTEURS-CORRESPONDANTS.

A Québec, MM. Lelièvre et Angers.

DEPUIS un grand nombre d'années, le besoin d'une publication de la nature de celle que nous nous proposons d'établir, se fait vivement sentir dans cette partie de la Province du Canada. Dans ces derniers temps surtout, il faut bien l'avouer la Législation et la Jurisprudence, ont été et sont encore dans un tel état d'incertitude, qu'un semblable projet doit être favorablement reçu. Dans cette confusion, dans ce chaos de loix anciennes et nouvelles, l'avocat cherche en vain ces règles, qui doivent le guider dans l'examen des questions soumises à ses recherches. Il s'égare dans le dédale d'ordonnances et de statuts que la Législation multiplie chaque année. Il pourrait trouver dans des compte-rendus (*rapports*) des causes et des décisions des divers tribunaux de la Province, de quoi le guider à travers bien des difficultés ; mais il n'y a pas de compte-rendus qui soient publiés. C'est pour remplir un si grand vide que cette Revue est fondée.

Rapporter fidèlement et avec soin les décisions des Tribunaux de première Instance et d'Appel du Bas-Canada, est un moyen sûr de contribuer à la stabilité et à l'uniformité de notre jurisprudence, caractères qu'il est si important de lui donner. En même temps une publication dont les colonnes seront ouvertes à la discussion des questions de Législation, de droit et de pratique doit être d'un haut intérêt non seulement pour l'homme de profession mais encore pour l'homme d'Affaires de tous les États.

C'est à la sollicitation d'un grand nombre de nos confrères que cette Revue est fondée. Nous les remercions de la sympathie qu'ils nous témoignent dès le début d'un travail aussi sérieux et aussi difficile que celui que nous entreprenons ; mais pour qu'il soit intéressant et utile, ils doivent comprendre que nous ne pouvons seul en porter tout le poids. Dans un pays comme le nôtre, une publication spéciale, surtout comme celle-ci, ne peut réussir qu'à par les efforts combinés de tous les différents membres de la profession. Nous nous adressons donc aux M. M. du Barreau ; Ils nous doivent tous et chacun leur collaboration à une œuvre qui a pour but le bien de tous.

A ceux qui sont appelés à administrer la justice, et dont nous devons rapporter les décisions, nous demandons patronage et indulgence ; nos travaux seront conduits avec conscience et exactitude et sans passion. Ils tendront toujours à perpétuer entre le Banc et le Barreau, ces bons rapports qui ne doivent jamais cesser d'exister entre eux.

Nous demandons encore le patronage et l'encouragement du public Canadien. Nous nous flattons qu'il appréciera à la valeur d'un œuvre d'une utilité générale et pratique, et qui peut produire de bien grands effets si on veut l'accueillir favorablement.

La Revue de Législation et de Jurisprudence paraîtra une fois par mois par livraisons de 48 pages gr. octavo, imprimé sur le meilleur papier et avec le plus grand soin typographique. Il pourrait arriver que quelques livraisons aient plus et d'autres moins que ce nombre de pages, mais le propriétaire s'engage à donner dans l'année 12 livraisons formant 5 à 600 pages de matières.

Nous admettons dans la Revue des Articles écrits indistinctement dans les deux langues.

L'abonnement sera de SIX piastres par an, payables après la publication de la première livraison.

Toutes lettres, communications, etc., doivent être adressées (affranchies) au Bureau de la Revue No. 31, Rue St. Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada.

N. B.—La première livraison paraîtra le 1er Octobre prochain.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Directeur-Gérant,
Propriétaire.

LETTRES D'ADHESION ET DE COLLABORATION.

A LOUIS O. LE TOURNEUX, Ecr. }
AVOCAT, &c. }

MONSIEUR,

Nous applaudissons à votre projet de fonder une Revue de Législation et de Jurisprudence, et nous l'approuvons sous tous les rapports. C'est une bonne et belle entreprise, qui rencontrera, nous l'espérons, tout l'encouragement qu'elle mérite, non seulement des hommes de profession, mais encore du public en général. Autant que nos loisirs nous le permettront, vous pouvez compter sur notre collaboration, comme sur nos sympathies les plus vives.

Montréal, } Nous sommes, Monsieur,
Août 1841, } avec considération,
Vos confrères,

Charles Mondelet,	A. N. Morin,
L. H. LaFontaine,	W. C. Meredith.
Sabrevois De Bleury,	H. Taylor,
T. Peltier,	P. Moreau,
C. S. Cherrier,	D. E. Papineau,
F. G. Johnson,	John Rose,
A. Buchanan,	A. Robertson,
N. Dumas,	F. Griffin,
Robt. MacKay,	L. V. Sizotte,
Joseph Bourret,	G. E. Cartier,
Lewis T. Drummond,	R. A. R. Hubert,
George DeBoucherville,	J. F. Pelletier,
A. A. Dorion,	Frederick T. Hall.
L. J. A. Papineau,	James Armstrong,
James Smith,	R. S. M. Bouchette,
S. C. Monk,	W. M. B. Hartley,
L. A. Olivier,	Rouer Roy,
A. Cross,	Guillaume Lévesque,
S. Bethune,	Robert Easton,
C. S. Burroughs,	J. M. Lamothe,
G. W. Wicksteed,	L. A. Leblanc,
J. Bleakley,	H. A. Andrews,
James Connolly.	

QUEBEC, 3 septembre, 1845.

A LOUIS-O. LE TOURNEUX, Ecr., }
AVOCAT, &c. }

MONSIEUR,

Le projet que vous avez formé de fonder une Revue de Législation et de Jurisprudence peut avoir de si utiles résultats pour notre société, que c'est avec plaisir que nous nous empressons de joindre notre adhésion et notre Collaboration à celle des membres du Barreau de Montréal.

Nous sommes, Monsieur,

Avec considération,

Vos confrères.

H. Black,	E. Caron,
E. Duval,	C. Delagrave,
E. L. Montzambert,	L. A. Cannon,
Wm. McTavish,	C. Alley,
J. B. Parkin,	F. R. Angers,
F. X. Rheaume,	Hamby F. Cairns,
S. Lelièvre,	A. Stuart,
P. O. Chauveau,	F. M. Derome.
M. Tardif est nommé agent à Québec pour les deux Revues.	

N. B.—Les Journaux de la Province qui reproduiront ce Prospectus pendant trois mois auront droit à un exemplaire de la Revue de Législation et de Jurisprudence.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la Revue Canadienne, au bureau du journal, no. 7 rue St-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, No. 15 rue St-Vincent, porte voisine de la *Minerve* ; et chez MM. Fabre et Cie., et C. P. Leprohon. Libraires de cette ville.

Un an 20 chelins.

Six mois 10 . . .

Trois mois 5 . . .

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTRÉAL.

IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.